

530

P42C

Bibliothèque de l'Université  
de Liège — PÉRIODIQUES

25 JAN. 1937

vendredi 22 janvier 1937.  
seizième année, n° 44

publication hebdomadaire  
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs  
le numéro : 2 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Cecil Rhodes  
Réponse à M<sup>c</sup> Alex Braun  
Allocution du Bâtonnier  
Problèmes actuels  
Villiers de l'Isle-Adam  
En quelques lignes...  
Politique de Gide  
Hitlérisme et catholicisme  
Lucien Romier

Alex BRAUN  
Albert JONNART  
Thomas BRAUN  
Hilaire BELLOC  
Maurice DULLAERT  
\* \* \*  
Henri MASSIS  
Fernand DESONAY  
Robert BANNEUX

Bruxelles, 57, rue Royale

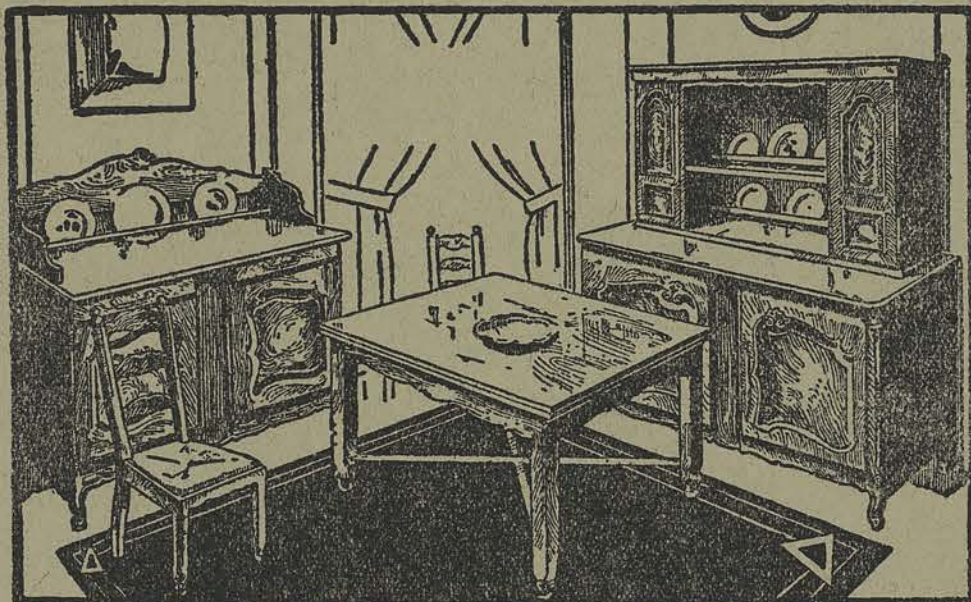
Tél. 17.20.50    Compte-chèque postal 489 16

meubles  
d'art

bureaux et salles d'exposition  
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne  
style anglais  
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

### Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

#### La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

**LIÈGE**, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

**HUY**, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

**ANDENNE**, l'église renaissance. — Tombeau et chässe de sainte Begge.

**NAMUR**, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

**DINANT**, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montalgne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

#### La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhauss**  
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Té. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Té. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE  
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

# SINGER

## 206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant  
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines pr Boulangeries  
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

### Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

## " Au Baton "

OU

LES SIMILI-SOIES

## " La Bella "

3 fils

ET " Opera "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

## La Nouvelle

ET

## " Sepco "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

## A. LECOCQ & S<sup>r</sup>, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

### CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

### CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés  
et régléses, etc.)

## MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

## CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>y</sup> S<sup>té</sup> A<sup>me</sup>, 99, avenue de France, Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

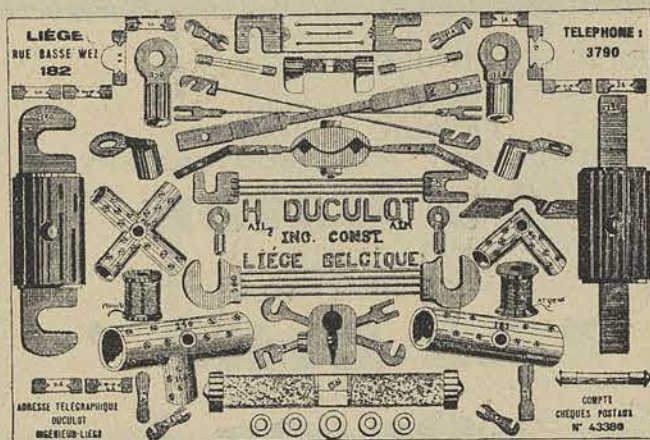
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

## Sté Ame L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1902

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 118.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vis — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

## Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs  
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements  
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'  
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES  
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;

S. A. Glaver, à Bruxelles;

Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;

S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;

S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;

S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;

S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;

Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,  
à Sas-de-Gand;

S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

Le produit idéal pour revêtements

## La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,  
Dessus de Tables et de Bureaux,  
Salles de Bains et Installations sanitaires,  
Comptoirs - Dessus de lavabos,  
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

## S. A. GLACES ET VERRES (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.,

Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.

Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres  
armés blancs et teintés.

Verres opaquescents. - Briques, dalles et pavés en verre.

Tubes et baguettes en verre.



**CHARBONS, COKES, BRIQUETTES,  
ANTHRACITES ET BOULETS**  
DE TOUTE PREMIERE QUALITE

**Nestor Bodart, à Blandain**

Téléphone 495 (TOURNAI)

**Gros**

**Détail**

TOUT CE QUI CONCERNE

**la VERRERIE**

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes  
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)  
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduites

Renseignements ou voyageur sur demande

**S<sup>r</sup> C<sup>o</sup> Havrenne frères**

Verriers-Gobeletiers—**JUMET**

**CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES**  
EN TOUS GENRES

Installations de manutentions, mécaniques

**A. JAURET**

CONSTRUCTEUR

COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

**LES FONDEURS HUTOIS**

Société Anonyme

**HUY-Nord**

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

**SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques**

Antenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

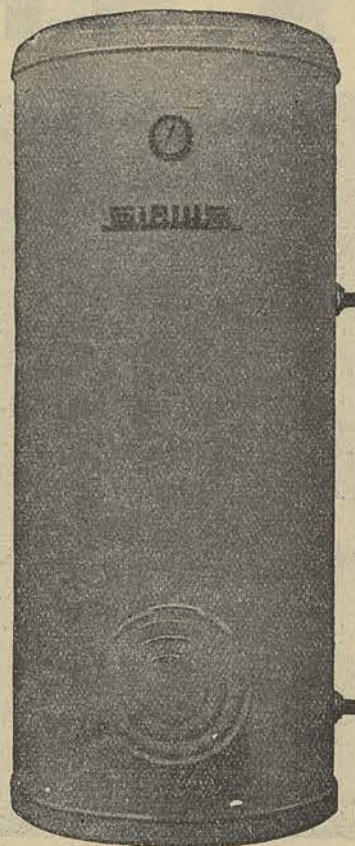
Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée  
Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

**SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.**  
A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.  
Il est pratique étant absolument automatique.

**S. A. G. DUMONT & Frères**

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

**A  
N  
K  
E  
R**

Prix avantageux Meilleure qualité

**MACHINES A COUDRE** Vente avec facilités de paiement

**J. VERHAEGHE** 38, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

**Les Isolants électriques**

**H. Janssen-Foulon**

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3  
Registre du Commerce : N° 4536  
Téléph. 15.32.16 Télégr. ISOLA-BRUXELLES  
Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

**TOUS LES ISOLANTS**

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...  
l'Industrie...

**MICA** Spécialité de mica pour la Poèlerie...

SOCIÉTÉ ANONYME

**Établissements LUOR**

Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre  
Tél. 833 Bruxelles, rue de Lausanne

Fabrique de Couleurs  
Vernis — Émaux — Siccatis  
Pinceaux en tout genre

**Etablissements Lavenne Frères**

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »  
Couleurs préparées « VATALINE »  
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur  
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la

# S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :  
**55, Cantersteen, Bruxelles**  
Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :  
**93, r. de la Cathédrale, Liège**  
Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

**SPÉCIALITÉS :**  
Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.  
Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers  
Appareils de ménage.

**Gaz - Vapeur - Electricité**

**RÉFÉRENCES :**  
Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.  
Hôpital Civil d'Anderlecht.  
Hôpital Civil de Charleroi.  
Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.  
Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS  
SANS ENGAGEMENTS**

## N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)  
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS  
DE  
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS  
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON  
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES  
Prix de passage réduit, aller/retour  
en 1<sup>re</sup> classe de MARSEILLE au JAPON - £ 125.—

DE  
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO  
VIA HONOLULU

VERS  
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE  
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS  
DE 16,500 TONNES

DE  
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS  
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE  
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS  
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE  
EN CORRESPONDANCE  
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,  
COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.  
A ANVERS A GAND  
Plaine Falcon, 18. 40, rue Flévé.  
ou à la NIPPON YUSEN KAISHA  
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

# Phœnix

Société Anonyme

## USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

### ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m<sup>3</sup> réfrigération, température de 0 à +2°  
20.000 m<sup>3</sup> congélation, température de 0 à -10°

### GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

## Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins  
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

# DKW

## Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

## Carrières et Fours à Chaux

### de la Dendre

### à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935  
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

### BRULEUR AU MAZOUT

# Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-  
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-  
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,  
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-  
tral et distribution eau chaude).  
ÉCONOMIE PROPRETÉ FACILITÉ  
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout  
sans force motrice.)

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935  
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**  
plus  
et à **FACILEMENT**  
**MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

**OTOMATIC**

vosre installation de

**Chauffage Central**

**Chaudières Otomatic S<sup>te</sup> A<sup>me</sup>**  
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

## BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

**SILEXORE L. M. de Paris**

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage  
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air  
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique

**LES FILS LEVY FINGER**

32-34, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut

S. A.

**Établiss. FIDELE MAHIEU**

98, aven. de Philippeville  
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

## Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

**Aug. DERMINE**

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

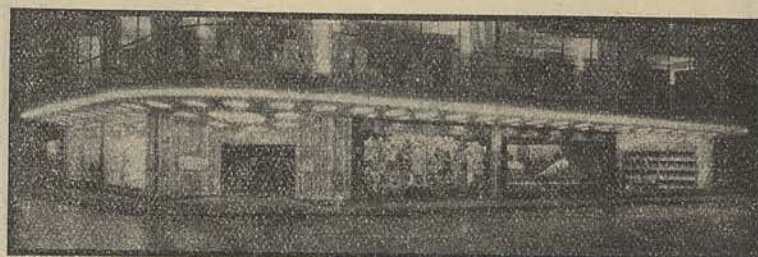
Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

**Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles**

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.





## S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,  
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les  
grands travaux d'art religieux.

*Références :* Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bruxelles, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

# DEMY

MEUBLE et DÉCORE

EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

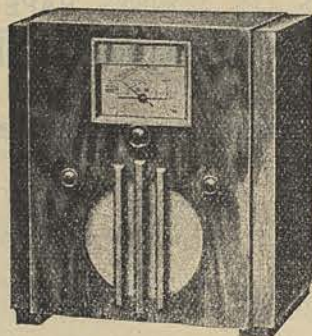
Collabore à la restauration du  
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,  
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE  
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS  
ET DE SPECTACLES, ETC.



## LA PREMIÈRE

## DES MARQUES BELGES

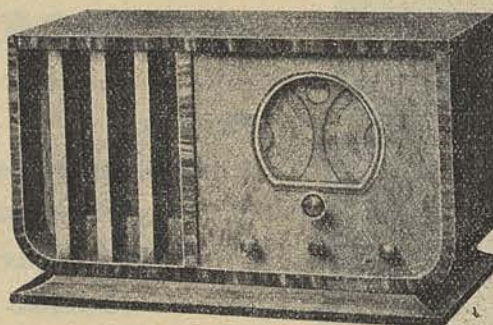


A PRIX ÉGAL  
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE  
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme  
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux  
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous  
renseignements

# R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons  
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

ÉDITIONS  
TOURNAI



CASTERMAN  
PARIS

LA COLLECTION  
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

## Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

## La Légende d'Albert I<sup>er</sup>

par P. Werrie.

## Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

# LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

**Vie**

**Accidents**

**Vol**

Adresse télégraphique  
Royabelass

Téléphones :  
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale  
et 68, rue des Colonies  
**BRUXELLES**



## LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



## Le "MOSAN"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

■ HUY (Belgique)

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,  
Pour votre duplicateur-rotatif ou piano,

Reclamez les Produits LORA

CARBONES  
RUBANS



STENCILS  
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



## « TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Witry).  
Créations de tous genres.  
Poupées de style.  
Poupées folkloriques et de caractère.  
Fantaisies, jouets, etc.

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Cecil Rhodes  
Réponse à M<sup>e</sup> Alex Braun  
Allocution du Bâtonnier  
Problèmes actuels  
Villiers de l'Isle-Adam  
En quelques lignes...  
Politique de Gide  
Hitlérisme et catholicisme  
Lucien Romier

Alex BRAUN  
Albert JONNART  
Thomas BRAUN  
Hilaire BELLOC  
Maurice DULLAERT  
\* \* \*  
Henri MASSIS  
Fernand DESONAY  
Robert BANNEUX

## CECIL RHODES<sup>(1)</sup>

1876. La reine Victoria, par la vertu du génie romantique de son ministre préféré, Disraéli, est consacrée impératrice de l'Inde; un fleuron est ainsi ajouté à une couronne qui n'a cessé d'être impériale, tout au moins dans le désir de son peuple.

Stanley et Savorgnan de Brazza rivalisent de vitesse le long du fleuve Congo.

Léopold II fonde l'Association Internationale Africaine.

L'Angleterre met la main sur le canal de Suez.

Le condominium franco-anglais est créé en Egypte, première étape vers le Soudan, premier tronçon de la route du Sud.

En Afrique australe commence le rush vers les champs de diamant.

Cecil John Rhodes arrive à Kimberley.

L'empire d'Afrique est né.

Aujourd'hui Johannesburg, l'autre New-York du monde, battant pavillon anglais, fête son cinquantenaire par une exposition grandiose.

En mourant en 1902, âgé de quarante-neuf ans, le Napoléon du Cap, comme on s'est plu à l'appeler, dira après avoir été le pionnier de cette œuvre gigantesque: « *So little done, so much to do* ».

\* \* \*

Existence étonnante que celle de ce fils, le cinquième de sept, du pasteur de Bishop Stortford. Garçon chétif, il est destiné aux ordres, ainsi que ses frères, par un père qui avait l'ambition d'en faire « les sept anges des sept églises ». Aucun, réaction fréquente, ne suivit l'exemple paternel. Il est élevé à l'école locale, moins heureux que ses frères envoyés à Eton ou Winchester. Il languit dans cet entourage austère, dans ce pays humide dont l'aristocratique douceur ne le touche pas. Sa santé faiblit. Son ambition — le Barreau — il ne pourra la réaliser. Il doit interrompre ses études. Le soleil de l'Afrique du Sud pourrait peut-être prolonger sa vie, disent ses docteurs, et l'un

d'eux inscrit dans son agenda: « Vivra au plus six mois encore... » Son frère Herbert est, croit-on, fermier dans le Natal; sait-on jamais dans une famille de douze enfants? Ses parents l'y envoient sans espoir peut-être de le revoir... Son enfance est finie; sans transition, il est un homme — il a dix-sept ans.

Soixante-dix jours de mer l'ont vivifié. Le 1<sup>er</sup> septembre 1870 il met pour la première fois pied sur le sol d'Afrique. C'est un grand garçon blond, maigre, timide et réservé, sans expériences, sans argent, sans autre ambition apparente que sa guérison. A ce moment la carte de l'Afrique du Sud n'est pas encore entièrement peinte en rose: à l'extrême Sud la colonie du Cap, acquise des Hollandais en 1814, à l'Est le Natal et le Mozambique; au bord de l'Atlantique le Sud-Ouest Africain allemand et l'Angola, au Nord du Cap d'un côté l'Etat libre d'Orange et son petit voisin montagneux, le Basutoland, puis le Transvaal, de l'autre le Bechuanaland — et jusqu'au delà du Zambèze, jusqu'à la frontière du Congo, ce qui deviendra la Rhodésie. L'Angleterre, solidement installée dans la province du Cap seulement, ne cesse de mener des expéditions vers le Nord. Le grand Trek se répète; inlassablement, obstinément, tragiquement, les Boers s'enfoncent dans l'intérieur à la recherche de la paix, emmenant, sur leurs chariots attelés de huit paires de bœufs, femmes, enfants, mobiliers, traînant avec eux leurs troupeaux, leur seule richesse avec la Bible. Il leur faut le *veld* infini plutôt que les champs de diamant.

Lorsque Cecil Rhodes arrive à la ferme de son frère, celui-ci est absent; il ne songe pas à le rejoindre. Il prend au contraire en mains la direction de l'exploitation abandonnée; la solitude ne l'effraie pas, l'aventure le tente; le coton est encore à cette époque un stade expérimental; on lui affirme qu'il ne peut pousser sur le domaine de son frère. Il veut tenter l'expérience. Ne descend-il pas d'une famille de fermiers? Son opiniâtreté, révélée au premier obstacle, a raison des difficultés qu'il rencontre; quelques mois après il obtient un second prix à un concours local.

Il se souviendra plus tard de ce succès et aimera le rappeler; plus d'une fois à des amis qui le décourageaient dans ses entreprises, il répliquera: « L'on m'a dit aussi que je ne pourrais faire pousser du coton. » Pendant qu'il cultive il entend parler de la découverte des diamants.

(1) Discours prononcé à la Séance solennelle de rentrée de la Section de Droit colonial et maritime de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, le 16 janvier 1937. Ce discours fut suivi de la Réponse de M<sup>e</sup> ALBERT JONNART et d'une Allocution de M<sup>e</sup> THOMAS BRAUN, bâtonnier de l'Ordre des Avocats, que nous publions également.

L'histoire de Schalk van Niekerke est encore dans toutes les bouches : en 1867 ce fermier hollandais regardait les enfants de son voisin jouer aux billes. L'une des pierres était blanche et brillante; le fermier l'admirant, les enfants la lui donnèrent — le Gouverneur du Cap l'acheta 500 livres. Deux ans plus tard, le même van Niekerke offre à un guérisseur ses cinq cents moutons, ses dix bœufs et son cheval, tout son avoir en échange de la pierre avec laquelle il exerçait son « charme » : c'était « l'Etoile de l'Afrique du Sud », vendue 25,000 livres.

Ne serait-ce pas, pour Rhodes aussi, la bonne étoile?

En octobre 1871 il quitte sa ferme du Natal; sur une charrette écossaise tirée par des bœufs il charge son bagage — quelques outils, quelques classiques grecques et un dictionnaire. Il mettra un mois pour franchir les 400 milles qui le séparent de Kimberley. Quelle occasion pour prendre profondément contact avec l'Afrique! Quelle cure d'air pour ses bronches encore malades!

Il retrouve Herbert, exploitant sa concession. L'atmosphère qui l'entoure semble le surprendre; il n'y a pas si longtemps qu'il a quitté les bancs de l'école.

Kimberley est une ville, alors comme aujourd'hui, sans beauté, faite de poussière et de mouches. Elle était le centre de l'activité diamantaire. Chercheurs américains et australiens, spéculateurs allemands, joueurs professionnels, bohémiens de toutes les nations s'y rencontrent. Si Rhodes n'a pas encore réalisé l'avantage d'être Anglais de sang et d'os, il l'apprécie alors. Dans cet enfer cosmopolite, être Anglais est plus qu'un avantage, c'est une rare vertu.

Par un exemple direct, il y apprend, parmi beaucoup de choses, comment l'Angleterre conquiert d'abord un pays et justifie ensuite son annexion.

Il se met de suite au travail et bientôt il écrira fièrement à sa mère: « Je vau 100 livres par semaine ». Son frère l'abandonne pour retourner au Natal assurer la récolte du coton; il le laisse à dix-huit ans et demi à la tête d'une concession valant 5,000 livres, cinq cents indigènes sous sa direction, tout entier à la lutte matérielle et morale. « Je l'ai vu plusieurs fois en rue, écrit un de ses contemporains, habillé en flanelle blanche, appuyé contre un mur, les mains dans les poches, absorbé; il avait rarement un compagnon, semblant ne prendre d'autre intérêt que dans ses pensées, et je ne pense pas qu'il aurait traversé la rue pour voir passer même la plus jolie femme. » S'il dansait, disait-il lui-même, c'était pour l'exercice.

Lorsque Herbert revient du Natal, il le trouve mesurant avec son avocat la concession de son voisin sur laquelle il prétend avoir acquis des droits par des fouilles souterraines. Le soir, sous sa tente, il lit Aristote, Xénophon et Plutarque; il songe avec mélancolie à ses études interrompues, il rêve d'Oxford..

A peine revenu à Kimberley, Herbert se prépare à en repartir; les mines d'or l'attirent. Il emmène Cecil. Celui-ci a dix-neuf ans et est financièrement à l'aise, mais sa santé est chancelante; il vient d'avoir sa première crise cardiaque.

Les deux frères achètent un chariot à bœufs et partent pour le Transvaal. Huit mois de voyage, huit mois d'une monotonie incroyable, huit mois de méditation... Qui possédera cette terre immense, ces richesses d'or, de diamant, de bétail? Pourquoi ne serait-ce pas moi, Cecil John Rhodes, au nom de l'Angleterre?

Il a donné un but à sa vie.

Ayant assuré la bonne marche de ses affaires à Kimberley, il part pour l'Angleterre et commence la réalisation de son rêve.

Il aimait à raconter l'histoire de son inscription à Oxford. Il désirait rentrer à University, mais le master de ce collège apprenant qu'il y venait plutôt en amateur le refusa. « Je suis un homme », dit Rhodes. Il eut beau dire. On lui conseilla Oriël.

« Tous m'envoient leurs rebuts », dit le président en le recevant. Et c'est ainsi qu'il fut admis dans le Collège de Raleigh.

Son destin est tracé.

Il entend l'enseignement de Gibbon : « Le gouvernement du monde, qu'exerça Rome, est maintenant le fardeau de l'Angleterre. » Il est conquis par Ruskin, qui prêche son évangile de la beauté et de la grandeur du service public : « Voulez-vous, proclame ce prophète, voulez-vous, jeunesse d'Angleterre, faire de votre pays un royal trône de roi? une île couronnée, une source de lumière pour le monde entier, un centre de paix, de science et d'art, la gardienne fidèle des principes éternels et, au milieu des jalousies cruelles et bruyantes des nations, l'apôtre de la bonne volonté envers les hommes? Voici alors ce que l'Angleterre doit faire, ou périr : elle doit créer des colonies aussi vite et aussi loin qu'elle en est capable, y envoyer ses meilleurs hommes, accaparer tout territoire inoccupé et fertile, enseigner à ses colons que leur vertu première doit être la fidélité à son égard et leur première préoccupation d'étendre son pouvoir par terre et par mer; leur apprendre que même vivant sur un morceau de terre éloignée, ils ne sont pas plus séparés de leur pays natal que les marins voguant sur les mers lointaines. Si nous trouvons des hommes prêts, pour peu d'argent, à se tenir devant des bouches de canon par amour de l'Angleterre, nous devons aussi en trouver qui laboureront et sèmeront pour elle, qui élèveront leurs enfants, dans son amour, qui se réjouiront plus de l'éclat de sa gloire que de la lumière du ciel des tropiques. »

Ces paroles, Cecil Rhodes les attendait sous sa tente de Kimberley. Le rêve de ses méditations devient une réalité : le monde pour l'Angleterre, l'Angleterre pour le monde.

Sur cette règle de vie il établit sa religion.

Il évalue à cinquante pour cent les chances de l'existence de Dieu. L'heureux théologien! Il accepte en conséquence cette existence comme un fait et recherche ce que Dieu veut de l'homme: c'est non seulement qu'il lui soit semblable, mais qu'il agisse comme lui, poursuivant la fin qu'il s'est lui-même proposée : la création d'un type d'humanité le plus apte à apporter au monde la paix, la liberté et la justice.

Une seule race paraît à Rhodes ressembler le plus à l'idéal divin: l'Anglo-saxon. La tâche de l'homme s'il veut suivre Dieu est donc d'assurer la prédominance dans le monde du peuple anglais. Pour l'accomplissement de cette mission Rhodes s'attribue l'Afrique.

D'autres depuis lors ont choisi en se l'adaptant le même évangile... Quel est aujourd'hui le peuple prédestiné?

Rhodes fait de sa religion une réalité.

En 1877, retourné pour les grandes vacances à Kimberley, il rédige son premier testament — il a vingt-quatre ans. Il désire que sa fortune serve à l'extension de la puissance britannique; il la lègue à une société secrète dont la mission doit être la « colonisation par des sujets anglais de toute terre où l'énergie, le travail, l'entreprise peuvent procurer les moyens d'existence et principalement de tout le continent africain — la Terre sainte — la vallée de l'Euphrate — Chypre et Candie — toute l'Amérique du Sud, les îles du Pacifique non encore les possessions de la Grande-Bretagne — tout l'Archipel Malais — la Chine et le Japon — la réintégration des Etats-Unis d'Amérique dans l'Empire britannique, de façon à assurer la fondation d'une puissance telle que la guerre soit désormais impossible et que le bien de l'humanité soit assuré. »

Les Etats-Unis du Monde...

C'est un jeune homme malade, encore sans fortune, qui laisse ce testament. Utopie, enfantillage, disent les uns; sentimentalisme, d'autres. Ne faut-il pas y voir davantage, la vision d'un pro-

phète, et admirer la générosité qu'inspire un patriotisme qui ne défailira pas ?

En même temps que l'enseignement de ses maîtres, l'esprit d'Oxford agit sur lui, cet esprit si facile à reconnaître si difficile à définir, qui inculque aux jeunes Anglais, outre le sens de la grandeur anglaise, celui du devoir total — moral ou civique — qui en fait des gentlemen : *the finest product of England*. Rhodes y mène une vie d'étudiant libre, se laissant surtout imprégner par l'atmosphère, si différente de tout ce qu'il a connu jusqu'alors. Il aime l'étude et la vie ; il s'inscrit aux clubs les plus célèbres pour leur gaité, devient maître du draghant et ses amis se rappellent l'opiniâtreté avec laquelle, voulant justifier son titre, il montait matin et soir pour acquérir l'équilibre qui lui manquait totalement. En même temps il ne cesse de s'occuper de ses affaires d'Afrique. Sa vie est répartie sur deux continents faisant à la fois l'expérience de la jeunesse et de l'homme ; à Kimberley il lisait les auteurs grecs, à Oxford il s'occupe de machines à glace et de pompes à moteurs réclamées par son associé. Les *book worms*, les rats de bibliothèque l'impatientent : ils sont la bête noire des coloniaux ; on le verra sortir subitement de sa poche une poignée de diamants pour essayer de convaincre un hésitant à le suivre, ou on l'entendra dire à un de ses amis qui voulait gagner sa vie en écrivant : « Il ne faut pas faire cela, ce n'est pas le travail d'un homme mais d'un flemmard. Chaque homme devrait avoir *a active work in life*. »

Il n'obtient son diplôme de docteur en droit qu'en 1881. Entre-temps il aura fondé la de Beers Mining Cy, au capital de 200,000 livres et aura été élu membre du Parlement du Cap à vingt-sept ans. Il quittera son université ayant appris qu'Oxford est grand, que l'Angleterre est grande.

Avant de mourir, il pensera ne pouvoir faire de plus beau cadeau à l'Empire qu'il aimait que d'envoyer ses jeunes hommes à Oxford pour y puiser l'inspiration qui l'avait si puissamment aidé dans sa carrière. Ils sont déjà plus de deux mille à avoir profité de sa générosité — de ce placement royal fait au bénéfice de l'Empire... Deux cents *scholarship* anglais, américains et allemands jouissant d'une bourse de 400 livres fréquentent annuellement Oxford.

\* \* \*

Il entre au Parlement vêtu de son  *Tweed* d'étudiant. « Je pense, dit-il, que je puis légiférer aussi bien dans ces vêtements que dans la jaquette et sous le chapeau-buse traditionnels. »

Le  *Tweed* d'Oxford était tout son programme ; l'Afrique du Sud allait bientôt le connaître.

L'expansion vers le Nord, se concilier les Boers domineront son activité politique. L'agitation boer était en recrudescence. Majuba a réveillé leur orgueil ; une ère nouvelle s'ouvre caractérisée par la fondation de l'Afrikander Bond, dirigée en fait contre l'Angleterre. Son chef, Hofmeyer — le populaire Onze Jan — assume le rôle d'un nouveau Parnell et au nom du Parti national hollandais lance son défi : « L'Afrique aux Afrikanders ».

Au début de sa vie politique Rhodes était naturellement porté à soutenir le parti intransigent anglais, mais il comprit bientôt que le concours de la population hollandaise était nécessaire au développement de l'Afrique du Sud. Elle formait et formerait toujours la partie la plus importante de la population blanche. Seul le fermier hollandais a la patience voulue pour tirer des produits de ce sol rebelle à la charrue, seul il peut supporter la vie solitaire du *veld*. Pour Rhodes l'élément anglais doit être le ferment qui achèvera le développement des Afrikanders arriérés ; il n'a cessé de déclarer qu'il n'y avait pas incom-

patibilité entre les deux races, mais seulement une différence d'éducation qu'il fallait faire disparaître.

L'histoire semble lui avoir donné raison. Il se rapproche donc de l'Afrikander Bond. Il a la très grande habileté de transformer l'agitation séparatiste en un mouvement unioniste. Sa tactique réussit, l'alliance est réalisée. Nommé premier ministre en 1890, il offre à celui qui s'était posé en face de lui en dictateur, Hofmeyer, une place dans son gouvernement ; il en fait un ministre sans portefeuille. Il soutient ses revendications linguistiques et après une lutte commune acharnée, il fait voter la loi accordant désormais des droits égaux aux deux langues, au Parlement comme devant les tribunaux.

Il rapprocha ainsi Anglais et Hollandais : du dictateur Hofmeyer il fit un loyal sujet de la Couronne britannique. A la formule de la séparation de l'Empire il substitua celle de l'autonomie dans l'Empire. Il devient populaire ; les Afrikanders l'appellent « l'Anglais au cœur africain ». Et de fait cette terre africaine où il a retrouvé la santé, qui lui donne la fortune, Rhodes l'aime aussi énergiquement que le Bond. Il veut qu'elle soit gouvernée par le peuple de l'Afrique du Sud et non par des ministres anglais éloignés de 2,000 lieues, ignorant les désirs et les besoins de la population.

Mais il reconnaît aussi la nécessité du lien impérial.

Son intervention dans les affaires irlandaises avait-elle une autre signification ? Lorsqu'il remit à Parnell son fameux chèque de 10,000 livres, voulait-il autre chose que de procurer à l'Irlande une forme de self-government qui, sans nécessiter la rupture d'avec l'Angleterre, assurait au contraire à l'Empire une organisation plus solide. Politique grandement impériale, dont la tradition continue ; des événements récents nous en ont montré toute la force...

\* \* \*

Le soutien de l'Afrikander Bond facilitera sa politique d'expansion. Dans un de ses premiers discours politiques il déclare : « Je suis entré au Parlement pensant dans mon sens pratique ; j'irai et je prendrai le Nord. » Une statue érigée à Capetown le montre pointant le Nord, disant : « Votre hinterland est là. »

Le Nord.

Toute l'Afrique encore inoccupée.

La porte du Nord : le Bechuanaland, un premier territoire à peindre en rose sur sa carte. Il profite des troubles qui agitent cette région pour être nommé membre d'une commission chargée d'une enquête sur la situation. Les droits en litige l'intéressent peu ; ce qui le préoccupe, c'est la possibilité d'annexion. Il sait que Kruger est son rival. Il télégraphie au gouvernement du Cap : « Ne cédez pas un inch du territoire au Transvaal, où vous êtes dans le désert ; ne cédez pas un inch ; vous pouvez acquérir ce pays sans qu'il vous en coûte 6 pence. » A son arrivée, personne ne veut du gouvernement du Cap ; il part porteur d'une pétition demandant sa protection.

Au Parlement, à son retour, il prononce ce discours : « Vous êtes occupés d'une question dont dépend l'avenir de la colonie, je considère que le Bechuanaland est le canal de Suez de ce pays la clef de la route vers l'intérieur. »

D'honorables membres diront que l'annexion est immorale. Ce pays, diront-ils, appartient au chef Mankoroane. Quelle inconvenance ! Quelle immoralité ! Nous ne devons pas le faire. Moi, je n'ai pas ces scrupules, je pense que les indigènes doivent graduellement tomber sous le contrôle des Européens. C'est le devoir de cette colonie lorsque ses plus jeunes fils s'en vont et conquièrent le pays, de marcher dans leur pas avec un gouvernement civilisé... J'avertis solennellement cette Chambre que si elle abandonne le contrôle de l'intérieur, nous perdrons en

Afrique du Sud la place prédominante à laquelle nous avons droit dans tout programme d'union fédérale future et tomberons au rang d'un Etat inférieur. » « C'est une ouverture, écrit un de ses biographes (1), une ouverture wagnérienne. Le chef d'orchestre lève son bâton : nous avons la prophétie de tous les thèmes du drame à venir. »

Entre-temps, il devient roi du diamant; conquête difficile, l'adversaire est redoutable — Barnato, le juif. Le bateau qui amène celui-ci en Afrique croise en mer Rhodes en route pour Oxford. Comme Rhodes il avait dix-huit ans en arrivant à Kimberley; il était acteur dramatique. Rhodes avait apporté avec lui son dictionnaire grec. Barnett Isaac, dit Barnato, cela faisait mieux sur les affiches, s'était muni de quarante boîtes de mauvais cigares; son père était marchand à Whitechapel. Avec l'argent obtenu de ses cigares, il va de mine en mine, achetant les diamants qu'il peut s'offrir, les revendant avec gros bénéfices; le soir il chante dans les bars.

Rhodes était sous sa tente lisant Aristote.

Qui sera maître de Kimberley?

Tous deux font rapidement une fortune considérable; par une spéculation effrénée, sans scrupules ils rassemblent toutes les mines en leurs mains.

L'élève d'Oxford engloutira le juif de Whitechapel.

Rhodes use de toutes les audaces, de toutes les séductions possibles pour amener son adversaire à la fusion des deux groupes.

Barnato reste insensible.

La guerre continue.

Pour la mener, Rhodes doit avoir 2,000,000 de livres. Il se les procure. Il achète toutes les actions rivales qu'il peut trouver; Barnato les rachète à son tour et le jeu continue jusqu'à ce que le juif abandonne la lutte.

Les deux rivaux échangent alors des amabilités. A la demande de Barnato, Rhodes l'emmène déjeuner au Kimberley Club « pour faire de vous, lui dit-il, un gentleman. « Vous êtes le seul ici, dit-il encore, au milieu du repas, à pouvoir satisfaire un de mes caprices; j'ai toujours souhaité voir un seau de diamants »; et Barnato, flatté, remplit un seau à champagne des pierres qui gonflaient ses poches; Rhodes y plonge la main avec volupté.

Il est le maître de Kimberley; sa fortune est colossale. On l'appelle le « Colosse ». Que faire de tout cet argent?

Le Nord... Les mines d'or.

Sa décision est prise. Mais Barnato s'y oppose — l'argent doit rester à Kimberley. C'est dans la maison de Jameson qu'a lieu la dernière discussion. Elle dura toute la journée. Le soir, Barnato est fatigué, Rhodes lui offre un siège au Parlement. « Chacun a sa manie, dit Barnato dans un grognement, la vôtre est de faire un empire. » La partie est gagnée. En sortant Barnett Isaac, fils de Whitechapel dira : « Lorsque vous avez été avec lui pendant une heure non seulement vous êtes d'accord avec lui, mais vous en arrivez à penser que vous avez toujours été de son opinion. Personne d'autre au monde n'aurait pu m'amener à être de un ses associés, mais lui, il a sur les hommes un ascendant extraordinaire. Il m'emballe comme il emballe tout le monde. C'est dans sa manière, vous ne pouvez lui résister, il faut être avec lui. »

Il est l'homme le plus riche de l'Afrique du Sud.

Il est Premier ministre du Cap.

Il a trente-cinq ans. Il en paraît quarante-cinq; grand, lourd, carré, de grandes mains carrées, un front carré, un double menton, des yeux bleus, il force l'attention.

« Vous ne pouvez lui résister », disait Barnato.

« Nous avons eu une conversation, dit Hofmeyer, et nous avons toujours été amis ensuite. »

« Vous êtes revenu chez nous, dit le Matabele, dont il a pris le pays, et maintenant tout est clair et nous sommes vos enfants. »

Il est en expédition dans le Stellaland; il doit négocier avec le lieutenant de von Niekerke, Adrian dela Rey, l'Ogre. « Le sang doit couler, lui dit celui-ci »; Rhodes sourit : « Donnez-moi d'abord mon breakfast. Il reste avec dela Rey une semaine, devient parrain d'un de ses petits-enfants et obtient sa signature.

A Parnell qui se plaint du clergé irlandais il répond : « Ne pouvez-vous acheter le Pape? » A-t-il un adversaire électoral : « Que fait-il, demandera-t-il? Il vend du blé. Achetez-en lui 1,000 sacs. » Il distribue des actions à ceux dont il désire la complaisance. Il nomme ses chevaux — mépris ou cynisme — du nom de ceux qui en les lui vendant lui vendirent en même temps leur conscience.

L'on a dit qu'avant Rhodes les mœurs politiques étaient propres en Afrique du Sud. Personne cependant ne semble avoir protesté...

A Londres, il devient un héros de légende, un second Raleigh; le duc d'Abercorn et Rothschild l'attendent à son débarquement. Le prince de Galles lui demande de fixer le jour où il déjeunera avec lui. Le Premier ministre, lord Salisbury, organise un dîner en son honneur, et pour lui permettre d'y assister, le départ du mail-boat, événement historique, est retardé d'une nuit.

En Afrique australe il est roi.

Devenu premier ministre, il achète l'antique demeure de « Groote Schuur », construite par les premiers Hollandais au pied des montagnes fameuses, face aux deux océans. Il engage pour la restauration un jeune architecte, Baker, qui lui devra la fortune. Il crée un parc de 500 hectares, ouvert au public. Les fleurs les plus rares, les plus variées y sont rassemblées; partout jusqu'au flanc des montagnes des massifs d'hydrangeas. Les oiseaux exotiques voisinent avec les lions et les singes. Un paradis... Dans la maison, la simplicité : pas de bibelots, pas de tableaux, sauf un Reynold. « Ils sont trop chers, disait-il, lorsqu'il y a tant de milles de railway à construire en Rhodésie »; mais un beau mobilier en bois du pays, copie des anciens meubles hollandais, quelques spécimens de valeur de l'Art africain. La chambre principale : la bibliothèque. Au mur, des cartes d'Afrique. Sur les rayons, cent soixante-quinze livres anciens et contemporains sur l'Afrique; soixante relations de voyage; tous les auteurs grecs et latins; vingt biographies de Napoléon, une d'Alexandre le Grand. La Bible. La porte était ouverte à tous et ses réceptions étaient somptueuses. Ses collègues du Parlement venaient fréquemment converser avec lui ; il aimait recevoir, avec une fine bouteille de vin du Rhin, des amis de Kimberley ou des fermiers hollandais. Sa plus grande joie était de donner accueil à un ancien d'Oxford — nouveau venu en Afrique — qu'il pouvait initier. Pour Kipling, qui y écrira la *Lumière qui s'éteint*, il construit un pavillon spécial près du parc aux lions.

Seul, il y mène une vie austère — pas de femme, ni dans sa maison, ni dans sa vie; il songea une fois au mariage et y renonça pour toujours : « Il avait trop à faire dans le monde pour donner à une épouse suffisamment de ses pensées et de soins. »

Avec l'évêque du Cap il aime parler religion. Il en comprend la nécessité et insistera pour qu'elle soit enseignée dans les écoles qu'il fondera; mais pour lui-même, « une église est trop petite ». « Pourquoi m'y enfermer même une fois par an, lorsque j'use ma chapelle tous les autres jours; je trouve là-haut sur les montagnes, mieux que partout ailleurs, les pensées que vous appelez religieuses, puisqu'elles servent au perfectionnement de l'humain. »

(1) Sarah-Gertrude Millin : « Rhodes ».

nité, ce qui est, je pense, le but de toute religion. Mais les prières sont utiles, elles servent d'aide-mémoire, rappelant à l'esprit les devoirs du jour. »

\* \* \*

Les idées exigent de l'argent. Les mines d'or du Rand, après les mines de diamant de Kimberley les lui apportent. En 1887 il fonde la Gold Fields of South Africa Limited, au capital de 125,000 livres, transformée en 1893 en Consolidated Gold Fields of South Africa au capital de 1,250,000 livres. Personnellement il en retire des bénéfices énormes : 300,000 à 400,000 livres par an et en échange d'actions il reçoit 1,400,000 livres.

Il va pouvoir marcher vers le Nord; sur son chemin, non plus le juif Barnato, mais le puissant chef indigène Lobenguela, qui règne sur la partie aurifère. Allemands, Hollandais, Portugais essayent d'obtenir des concessions. Rhodes, après quinze jours de négociations dont le récit seul serait une histoire, amène le rétif Lobenguela à signer avec la reine Victoria un traité de perpétuelle amitié, s'engageant en même temps à ne céder aucune parcelle de son territoire à une autre puissance sans l'accord du haut commissaire britannique — option qui vaut cession.

La route du Nord reste ouverte. Le vieux Kruger n'oubliera pas son échec.

L'exploitation du pays doit être organisée. De nouveaux capitaux sont nécessaires.

Rhodes connaît ses compatriotes. Ils aiment le patriotisme, comme la philanthropie, avec un intérêt de 5 %; il sait employer les arguments les plus propres à les séduire; « tantôt son langage est celui d'un financier à des marchands; tantôt celui d'un voyant qui serait le compatriote de Cook (1). Il annonce les temps futurs : « Le Sud Africain sera le paradis terrestre du touriste; des bateaux mus par l'électricité vogueront sur le Zambèze; les Victoria Falls fourniront l'énergie; le touriste prendra à Bulawayo son billet pour Le Caire par la grande ligne de l'Uganda. » Langage de financier ou de touriste, c'est toujours celui d'un Anglais pratique jusque dans la chimère.

Pour mener à bien son œuvre il a une idée géniale : une compagnie à charte. Il a pour lui des exemples historiques : les compagnies du Levant et de Russie, la Compagnie des Indes, la Royal Niger Cy de 1886. Il part pour Londres. Il expose les buts à poursuivre par la société :

Etendre le chemin de fer et le télégraphe au Nord, au delà du Zambèze;

Encourager l'émigration et la colonisation;

Promouvoir le commerce et l'industrie;

Assurer le développement des exploitations minières et autres sous une seule organisation puissante de façon à éviter des conflits.

Il rencontre dans les milieux politiques et financiers une forte opposition. Mais le duc d'Abercorn accepte d'être président de la société, le duc de Fife, gendre du prince de Galles, et lord Grey — le « Paladin » (2) de sa génération, d'être administrateurs. Il peut quitter; il rentre en Afrique et avant que la charte soit accordée, il commande au Colonial Office 250 milles de fils télégraphiques Siemens n° 8. Une semaine après la concession de la charte, l'argent fut accepté et le fil expédié.

Les pouvoirs de cette société étaient immenses; dans le vaste territoire qui lui était réservé, sans limite au Nord, pour Rhodes, elle peut conclure des traités, promulguer des lois, maintenir la paix, entretenir une police armée, acquérir de nouvelles

concessions, construire des routes, des chemins de fer, des ports, s'occuper de toute industrie et de tout commerce.

Le *Times* lance un vibrant appel pour la souscription de 100,000 actions d'une livre disponibles sur le capital de 1 million de Livres. Les souscriptions affluent, l'excitation naît. Une femme achète une action pour avoir le privilège d'assister à une assemblée générale de la société, y voir et entendre le grand aventurier qui a conçu l'entreprise. En 1920 les actionnaires toucheront leur premier dividende : 6 pence.

Mais Rhodes n'a pas de temps à perdre; il sait qu'il doit mourir bientôt et que l'œuvre qui lui reste à accomplir est immense. En moins de deux mois, une colonne de 200 hommes dirigée par deux intrépides jeunes gens — Selous et Johnson — traverse le pays hostile des Matabele et plante le drapeau anglais à ce qui deviendra Salisbury. Il mène victorieusement la guerre contre Lobenguela, sous la direction de Jameson; celui-ci lui demandant des instructions à un moment décisif, Rhodes lui répond : « Lisez saint Luc, XIV-31. » Et Jameson lit : « Quel est le roi qui prêt à faire la guerre à un autre roi ne s'assied d'abord et examine s'il est capable avec 10,000 hommes d'en rencontrer 20,000? » Il a compris et engage la bataille. Lobenguela ne survivra pas à la perte de son pays; Rhodes, en mémoire du « vieux sauvage nu » qui lui a courageusement tenu tête, prendra à sa charge personnelle l'éducation et l'entretien de ses enfants.

La ligne télégraphique est menée activement vers le Nord. Rhodes à cette occasion négocie avec Léopold II qui refuse le passage sur le territoire du Congo. « C'est l'homme est le diable en personne, dit-il après l'entretien; s'il avait pu faire un bon échange, il n'aurait pas refusé. »

Il se souvient de ses débuts dans les plantations de coton au Natal et de ses ancêtres fermiers. S'il fait peu pour l'industriel sud-africain qui dans son esprit ne doit pas faire la concurrence à l'Anglais, par contre il aidera le fermier comme personne avant lui ne l'aura fait. Il crée un ministère de l'Agriculture, devient lui-même fermier, fait venir de Californie et de Floride des experts en fruits, étudie les vignobles de France, importe des chevaux arabes et des chèvres de l'Angora, établit un système d'irrigation; grâce à lui, Covent-Garden est aujourd'hui approvisionné des plus beaux fruits...

Où sont ceux du Congo?

Il a peu de considération pour l'indigène sauvage, improductif. Il veut des droits égaux pour tout homme blanc au Sud du Zambèze. Ce ne sera que trois ans avant sa mort qu'il étendra sa règle à tout homme « civilisé », désignant lui-même comme civilisé tout homme, blanc ou noir, ayant assez d'instruction pour écrire son nom, ayant quelque propriété, bref n'étant pas un vabagond.

Rhodes ne fut donc pas seulement un brasseur d'affaires, un habile politique, il fut aussi un grand colonial, de la lignée de Léopold II. En 1895 il sera nommé conseiller privé de la Couronne et l'Angleterre reconnaissante proclamera « Rhodésie » tout le territoire rentrant dans la sphère de la compagnie, y compris le Mashonaland, le Matebelaland, le Barotséland, le Centre africain, consécration officielle d'un nom déjà établi en fait par l'affection des habitants. « Eh bien, dit Rhodes à un de ses amis, c'est quelque chose dont on peut être fier. » Ce pays est le sien, et au double titre d'architecte et d'acheteur : après l'avoir bâti à force d'imagination, il l'a payé à force d'argent.

Mais la mission qu'il s'est donnée n'est cependant pas encore accomplie : l'union du Sud de l'Afrique n'est pas réalisée; il reste l'enfant terrible, le Transvaal, Kruger.

Kruger, un survivant du grand trek; sans éducation, ni instruction, ne connaissant d'autre livre que la Bible, paysan et protestant, intransigeant et obstiné; dans sa redingote étriquée il ressemble à un paysan endimanché; assis depuis le matin devant

(1) HAMELL : *Hommes et choses d'outre-mer.*

(2) Courtney.

sa petite maison de Prétoria, en face de son église, buvant son café au milieu de la population, fumant sa pipe en terre, crachant après chaque bouffée, parlant comme s'il était Abraham.

Rhodes, Krueger.

Johannesburg, Prétoria.

Conflit entre deux hommes, deux races, deux âges de l'humanité.

Johannesburg, la ville industrielle composée presque exclusivement d'étrangers, les Uitlanders, et principalement d'Anglo-Saxons s'infiltrant progressivement à Prétoria qui ne gardera bientôt de sa physionomie hollandaise que son président et son Parlement... L'élément industriel absorbera-t-il l'élément pastoral? Des interdictions frappent les Uitlanders, des mesures douanières rendent d'autre part le commerce impossible. Une guerre économique, mais dans son essence une guerre de race, chez les Boers, de sentiment, obstacle plus grand que l'argent. Rhodes le comprend; il n'essaie pas de le vaincre directement. Il propose à Krueger une fédération des Etats de l'Afrique du Sud: la république du Transvaal garderait son drapeau et l'indépendance de son administration intérieure, mais sous un gouvernement central protégé par le drapeau anglais. « J'ai, a-t-il dit dès 1883, mes vues personnelles quant au gouvernement de l'Afrique du Sud; je crois en des Etats-Unis, mais dans l'Empire britannique avec les privilèges qui s'attachent à ce bien. »

Le home rule irlandais...

Mais l'obstiné Krueger refuse tout compromis, il redouble les mesures vexatoires. N'est pas assuré du soutien du Kaiser? De son côté, Rhodes est pressé par la mort; il est obsédé par elle et il veut cependant accomplir entièrement son œuvre. Il ne saura pas attendre patiemment le temps qui travaille pour lui.

Il pense qu'une expédition militaire aboutirait plus rapidement que des négociations diplomatiques, mais ce projet lui déplaît; il aime les Boers; il n'aime pas la guerre. Mais la mort le presse, il devient nerveux, irascible. Jameson, son lieutenant, son ami, lui soumet un projet d'expédition; il l'accepte en principe. Il est à Groote Schuur. Jameson attend avec ses troupes à la frontière du Transvaal. Rhodes ne peut se décider à donner l'ordre de marche, il espère toujours une solution pacifique. Jameson s'impatiente. Il est las des tergiversations. Il télégraphie à Rhodes: « Nous partons ce soir », puis coupe la ligne. Il ne recevra pas le contre-ordre; le surlendemain il est fait prisonnier. A Groote Schuur, Rhodes est effondré; il répète: « Le vieux, le pauvre vieux Jameson. Il a renversé ma charrette de pommes; pendant vingt ans nous avons été amis et voici qu'il est cause de ma ruine. » Il lui restera cependant fidèle et prendra généreusement, courageusement sa part des responsabilités.

Quelle fut-elle?

L'on a à ce sujet beaucoup écrit. Certes sa situation de Premier ministre et de directeur de la Chartered Cy devait le rendre prudent. Personne mieux que lui n'a défini sa faute que dans une lettre à un intime:

« Vous ne pouvez me défendre, car je suis indéfendable. Je n'ai pas envoyé Jameson au delà de la frontière. Vous connaissez trop la situation politique en Afrique du Sud pour supposer un moment que j'aie pu commettre un acte aussi fatal à la politique que je me suis dévoué à maintenir. Mais je suis moralement coupable; sachant autant que je savais sur la situation, je n'ai pas fait mon devoir pour connaître plus et empêcher Jameson d'aller au delà de la frontière. Pour cette raison, je suis indéfendable. »

Acceptons cette généreuse confession.

Le 5 janvier 1896, cinq jours après la défaite, il donne sa démission de Premier ministre. Sa vie politique est finie. Mais en même temps il se ressaisit: « Je commence ma carrière ».

Il est à l'âge où effectivement les hommes commencent leur carrière; il a quarante-trois ans, mais il en paraît soixante; sa santé est altérée. Il entend encore la voix de Ruskin. Sa déception n'a pas fait disparaître l'idéologie de 1877 — son premier testament. Il croit encore en la possibilité d'une union.

Une nouvelle révolte éclate chez les Matabele; la politique ne le retient plus au Cap; il n'hésite pas à rejoindre une colonne envoyée pour rétablir l'ordre. La répression s'annonce difficile. Les rebelles, dont la sauvagerie est légendaire, sont réfugiés dans les Matopos.

Sa Rhodésie est en jeu. Et il ne veut pas que pour elle, et par lui, du sang soit à nouveau versé. Il décide de partir seul, sans arme. La victoire ou la mort. Il monte sa tente à quelques distances des insurgés et envoie des émissaires avec des propositions de paix; quatre jours après il aperçoit le drapeau blanc. Il part à la rencontre des chefs. La palabre commence; interminable, elle dure cinq semaines. Le temps n'existe pas pour l'indigène. Il écoute patiemment l'exposé des griefs. « Est-ce la paix? » dit-il, celui-ci terminé. Et en signe d'assentiment les chefs déposent à ses pieds leurs sagaies. C'est la paix; la Rhodésie est sauvée. Pas une goutte de sang n'a été sacrifiée. « C'est un moment de la vie, dit-il, qui vaut la peine de la vivre... » Rhodes est sauvé!

A Londres, en février 1897, s'ouvre une commission d'enquête sur les responsabilités du raid. Il y est cité comme témoin, en réalité comme accusé, et à côté de lui, Jameson. Le prince de Galles est présent.

Assises tragiques.

Rhodes a-t-il usé de son influence politique pour servir ses intérêts personnels? Le Premier ministre a-t-il trahi?

C'est un homme défait qui comparait, sa voix est hésitante et saccadée. Ses réponses sont embrouillées. Les interrogateurs sont stupéfaits. Cet homme lourd, stupide serait-il vraiment le colosse qui a régné sur un demi-continent?

L'heure du lunch; pour que l'audience ne soit pas interrompue, à chacun, interrogateurs et témoins, est apporté un plateau; Rhodes commande un sandwich et un stout: une bouchée, une longue gorgée de la pinte en étain et alors, écrit sir Basil William (1), « comme un lion se réveillant, il se secoue lui-même, replace son manteau sur ses épaules, s'assied carrément en face de ses interrogateurs et les prend en mains ». Les fantômes de Raleigh, Clive et Warren Hastings sont devant lui; il n'est plus question de son examen; c'est lui maintenant qui examine ses juges sur leurs connaissances de l'Afrique du Sud. L'interrogatoire dura une semaine. Le dernier jour le prince de Galles en sortant lui serra ostensiblement la main.

Le verdict fut ce qu'il devait être: le raid est condamné et Rhodes blâmé pour avoir abusé de sa situation de Premier ministre et de directeur de la Chartered. C'était le minimum de satisfaction à donner à l'opinion publique.

Il retourne en Afrique, reprend sa place à la Chartered et pendant quinze mois travaille sans relâche à l'extension du chemin de fer et de la ligne télégraphique. Le raccordement de Bulawayo à la ligne du Cap est célébré avec solennité. Ce que Léopold II lui a refusé, il l'obtient du Kaiser.

Le 11 octobre 1899 commence la guerre des Boers.

Est-elle une conséquence directe du raid Jameson? Il ne semble pas. Elle est l'issue fatale d'une hostilité séculaire. Le raid l'a peut-être précipité en donnant de l'assurance au vieux Krueger. Rhodes souffre de cette guerre, il est convaincu qu'il aurait pu l'éviter comme il a évité celle avec les Matabele. Le temps ne lui a pas été donné.

Il dirige lui-même la défense de Kimberley assiégée; pendant

(1) Cecil Rhodes.



deux mois il assure de son argent la subsistance de la population. Sous son impulsion, Kimberley résiste jusqu'au bout. Mais sa résistance, à lui, est vaincue. Le 18 janvier 1902 il quitte l'Angleterre pour la dernière fois. Lorsqu'il arrive à Capetown, déjà épuisé par le voyage la chaleur est exceptionnellement étouffante. A Grootte Schuur, il se traîne d'une chambre à l'autre, il ne peut respirer... On le transporte dans son cottage, près de la mer; on fait un trou dans le mur pour laisser entrer l'air; ses poumons ne peuvent l'aspirer.

« *Turn me over, Jack.* »

Le télégramme de Hofmeyer, l'ami perdu : « *God be with you* » arrive trop tard.

Sa Bible est restée ouverte à cette page de l'Ecclésiaste :

« J'ai fait de grandes œuvres, j'ai construit mes maisons, j'ai planté mes vignes, mes jardins et mes vergers, j'ai élevé de grands troupeaux, j'ai amoncelé l'argent et l'or et les précieux trésors des rois et des provinces. Ainsi j'étais grand... Et alors j'ai regardé tout ce travail que mes mains ont fait : tout n'est que vanité, il n'y a rien à gagner sous le soleil. »

\* \* \*

« J'admire la grandeur et la solitude des Matopos, a-t-il écrit dans son dernier testament; je désire être enterré sur la montagne où j'avais l'habitude de méditer, que j'appelais *the world's view*, dans un caveau taillé dans le roc, couvert d'une plaque de cuivre portant ces seuls mots :

« Ici git la dépouille de Cecil John Rhodes. »

Son cercueil en tek massif, amené au pied de la montagne dans son wagon habituel, fut transporté au sommet sur un affût de canon tiré par onze de ses bœufs. Les Matabele qu'il avait vaincus et conquis lui firent une garde d'honneur et pour la seule fois jusqu'alors et jusqu'aujourd'hui donnèrent à l'homme blanc, au grand vieil homme blanc, le royal salut de « Bayeté ».

En Afrique il vivra aussi longtemps, aussi haut que le roc où il repose.

Ses scholarship d'Oxford perpétueront son esprit à travers le monde.

L'Empire britannique vivra.

ALEX BRAUN.

## Réponse à M<sup>e</sup> Alex Braun

Vous avez, Maître Alex Braun, devant un auditoire d'élite, évoqué la puissante figure de Cecil Rhodes et retracé la carrière merveilleuse du Napoléon du Cap. Vous l'avez fait en un style nerveux, alerte, coloré et dans une conférence bien construite et fortement documentée. Vous appartenez, d'ailleurs, à cette lignée d'avocats qui illustrèrent le Barreau et la chose publique par la beauté du Verbe et un patriotisme ardent. Vos goûts vous ont porté, tout jeune encore, vers les questions coloniales et vous n'aviez pas trente ans que vous exerçiez notre profession d'avocat dans l'Est de la Colonie. Vos études et vos expériences vous ont révélé la grandeur morale de l'Empire britannique et vous en avez trouvé le secret dans la formation d'une élite, dévouée au service public et dont Cecil Rhodes est un type représentatif.

Cecil Rhodes. Génie créateur!... « La Création, disait-il, est le meilleur instinct de la vie (*the best instinct of life*). »

*Penseur et homme d'action.* — Deux tempéraments différents; deux tendances qui paraissent contraire, mais qui, lorsqu'elles s'harmonisent en un individu, en font un homme supérieur.

A lui s'appliquent les paroles d'un grand philosophe anglais, Bacon : « Les pensées pour la plupart des hommes ne sont que de beaux rêves, sauf si elles sont réalisées en actes, et ceci ne peut se faire que par le pouvoir, par une situation de commandement. »

Une philosophie est donc la clef de la vie de Cecil Rhodes, la pierre angulaire de ses réalisations nombreuses, le souffle qui l'anime et qui l'inspire. Philosophie qui fut la conjoncture, le point de contact de plusieurs courants d'idées et la résultante de certains milieux :

1<sup>o</sup> Formation religieuse et morale d'un enfant élevé dans la nombreuse famille d'un pasteur anglican aux ressources modestes;

2<sup>o</sup> Mouvement des fils et des capitaux de la bourgeoisie anglaise vers les pays neufs destinés à être mis en valeur, traditions et modes de pensée que créent ces habitudes d'expansion mondiale;

3<sup>o</sup> Influence d'Oxford et de Ruskin.

Philosophie qui se cristallise en cette formule :

*La richesse pour le Pouvoir,  
Le Pouvoir pour l'Angleterre.*

Quelques anecdotes illustrent cette doctrine.

A Gordon, qui lui déclarait avoir refusé une chambre pleine de trésors que lui offrait le Gouvernement chinois, il répondit :

« Je l'eusse acceptée et autant de chambres remplies d'or et de pierres précieuses qu'il m'aurait offertes. A quoi sert-il d'avoir de grandes idées (*big ideas*) si vous n'avez pas la richesse pour les réaliser? »

Gordon, Cecil Rhodes : conceptions différentes de la vie.

Invité, en 1891, à un dîner à Windsor, à la reine Victoria, qui s'enquérât de ses projets, Cecil Rhodes fit cette réponse : « Je fais de mon mieux pour agrandir les possessions de Votre Majesté. » Sa vie a démontré que ce n'était pas là une réponse de courtisan. « Je veux le pouvoir, dit-il, et je laisse aux autres les plumes de paon. »

Pour Cecil Rhodes, le peuple anglais était destiné à conquérir le monde pour y faire régner la paix.

*Great Britain rules the world.*

Il avait la fierté d'être Anglais. Alors qu'il faisait campagne contre les Matabele, Albert Grey fut un matin réveillé dans sa tente par Cecil Rhodes légèrement vêtu, qui lui dit : « Je désirais seulement vous demander si vous aviez jamais pensé au bonheur que vous aviez d'être né Anglais, alors que tant de millions d'hommes ne le sont pas. »

\* \* \*

La philosophie de Cecil Rhodes est peut-être systématique et par là même imparfaite et incomplète. Car est-il vrai de poser en axiome que le pouvoir ne s'acquiert que par la richesse et l'histoire ne nous enseigne-t-elle pas que des hommes, sans d'autres moyens que leur talent ou le don d'eux-mêmes à une cause, ont conquis les âmes et soulevé les masses?

Ne peut-on pas prétendre que l'extension de la domination d'une nation ne va pas sans imposer à d'autres collectivités des souffrances et parfois même des injustices? Pour un peuple, se

croire prédestiné, n'est-ce pas offenser Némésis? Si c'est une force que de s'attribuer une mission providentielle, n'est-ce pas pour de paisibles voisins un blâme immérité et une lourde menace?

*Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

La philosophie n'est rien sans l'homme et l'homme était admirablement doué.

Une énergie indomptable — caractéristique de la race anglaise — que rien ne décourage. « Ayez une grande idée, disait-il, un seul grand idéal; poursuivez-le et ne cédez pas avant de l'avoir atteint. Vous vaincrez à la fin, même si vous avez attendu longtemps. »

Un ascendant réel, une puissance de persuasion, un magnétisme personnel, qui font de ses anciens adversaires des amis à toute épreuve. C'est ainsi que Barnato, alors que la Compagnie à charte était en difficultés et que Cecil Rhodes y avait engagé sa fortune, remit à son rival heureux un chèque de 200,000 livres.

Une activité fébrile inspirée par de longues méditations et qui lui fait prendre en horreur le *loafing* — la fainéantise. Il lègue sa propriété de Dalham en Angleterre à sa famille à condition que son héritier ne soit pas un *loafer*.

*Son dévouement à ses amis.* — Il abandonne une option sur des terrains, d'où l'on retira de l'or pour plus de 10 millions de livres sterling, pour se rendre au chevet de son ami Pickering, le veiller jusqu'à sa mort et recevoir de lui ses dernières paroles : « Vous avez été pour moi tout à la fois père, mère et sœur. »

Lorsqu'à l'époque du raid Jameson il apprend, par un ami consterné, que *Groote Schuur* a été détruite par le feu, il n'a pas un mot de regret pour sa magnifique demeure construite dans le style des anciennes résidences hollandaises. Il dit simplement : « Je croyais que vous alliez m'annoncer la mort de Jameson. »

*La confiance qu'il inspire aux indigènes.* — Lobenguela en fuite recommande à ses sujets d'aller trouver Cecil Rhodes et de lui demander protection. En révolte et réfugiés dans les Matopos, les Matabele rendent les armes, confiants dans ses paroles.

*Sa générosité ou plutôt sa magnificence.* — Aux Matabele qui pendant la guerre n'ont pu ensemer leurs champs, il fait distribuer du maïs pour 10,000 livres sterling. Dans son dernier testament il lègue 100,000 livres à « Oriel », son ancien collègue d'Oxford; *Groote Schuur* reconstruite, au gouvernement sud-africain; enfin toutes ses propriétés de Rhodésie — 200,000 acres — pour l'établissement de colons.

Ce qui nous le rend encore plus attachant et plus sympathique, c'est son courage et sa grandeur d'âme dans l'infortune.

*Fortiaque adversis opponite pectora rebus.*

Opposez un front d'airain aux coups du sort.

Ce beau vers d'Horace s'applique à Cecil Rhodes.

Après l'échec du raid Jameson, il se confie à M<sup>me</sup> Hammond :

« Vous avez toujours pensé que cet échec serait une bonne chose pour moi parce que je devenais trop arbitraire dans mes façons de penser et d'agir et je tiens à vous dire que vous aviez raison. C'est un terrible abaissement de mon orgueil, mais à la longue ce sera une splendide chose pour moi parce que cela fera de moi un homme beaucoup plus raisonnable et plus prudent. »

Pensées dignes d'un disciple de Marc-Aurèle!...

Dans le domaine des réalités, vous savez à quels résultats grandioses cet homme d'action doublé d'un penseur est arrivé. C'est surtout son œuvre comme homme d'État qui attire l'attention. Sa politique indigène s'écarte de nos conceptions actuelles.

Le *Glen Grey Act* crée des réserves pour indigènes où la pro-

priété du sol leur est reconnue ainsi qu'un certain *local self government*.

Une *labour tax* de 10 shillings est établie sur tout indigène qui n'était ni propriétaire, ni employé ou salarié. Bien que cette mesure tomba vite en désuétude, on peut regretter que Cecil Rhodes s'inspira plus de l'intérêt de l'Européen que du bien-être de l'indigène, que sa politique n'ait pas été plus franchement humanitaire.

Il était pour la collaboration des Anglais et des Hollandais, pour le « *Home Rule* » de l'Afrique du Sud, dans l'Empire britannique.

Après la guerre des Boers, alors que les Anglais étaient dans l'enthousiasme d'une victoire durement achetée, il prononça à Capetown des paroles prophétiques : « Vous pensez avoir vaincu les Boers. Il n'en est pas ainsi. Les Boers ne sont pas battus; le pays est toujours autant le leur que le vôtre et vous aurez à vivre et à travailler avec eux maintenant comme autrefois. Faites-leur sentir que l'amertume est passée. »

L'Union Sud-Africaine, dont il fût le précurseur, ne fut toutefois pas son œuvre. Elle ne fut réalisée qu'en 1909; sept ans après sa mort, par Jameson et quelques amis de Cecil Rhodes. Elle fit preuve pendant la grande guerre de cohésion d'attachement à l'Empire de vitalité en organisant plusieurs expéditions militaires. Son attitude récente vis-à-vis de certaines revendications coloniales démontre que, malgré des traditions différentes et de conflits anciens, la communauté d'intérêts et d'aspirations créa l'unité de patrie. Leçon à retenir et à méditer.

Une de ses réalisations les plus intéressantes — témoignage de reconnaissance et d'affection envers la vieille Université anglaise — ce sont ses *Scholarships* d'Oxford, sa *fondation universitaire*. Il voulait grouper sous l'influence de la beauté artistique et de la culture intellectuelle d'Oxford la jeunesse de tous les peuples parlant anglais. Pour les jeunes Anglais, il avait en vue d'élargir leurs horizons et de leur inculquer la nécessité pour le Royaume-Uni et les colonies, de maintenir l'unité de l'Empire. Pour les jeunes Américains, faire naître en eux et développer la conviction des nombreux avantages qui résulteraient de l'union des peuples de langue anglaise sans rien leur enlever de leur sympathie pour leur pays d'origine.

Ces *Scholarship* ont survécu à Cecil Rhodes et perpétué son idéal. Il aurait pu dire : *Non omnis moriar*.

Pour l'Angleterre, Cecil Rhodes est un grand colonial. Il fut un créateur de l'épopée impérialiste, dont Rudyard Kipling fut le chantre.

Au point de vue purement humain, Cecil Rhodes fut-il un grand homme? Oui, si, à en croire Emerson (*Les Sur-Humains*, par Emerson, p. 25) : « Les grands hommes sont ceux qui s'élèvent au-dessus des communes façons par leur fidélité aux idées universelles, nous sauvent des erreurs grégaires et nous défendent contre nos contemporains. »

Oui, si l'Empire britannique se confond avec l'Univers, si la Société des Nations a réellement son siège à Londres... Peut-être...

Mais la Belgique n'a pas à envier Cecil Rhodes à l'Angleterre. Elle a eu aussi son créateur d'empire, le Roi aux grandes idées et aux puissantes réalisations. Elle a aussi ses grandes sociétés, l'une qui traite d'égale à égale avec la De Beers, l'autre qui en installant au Katanga la grosse industrie y exploite un minéral plus utile que l'or. Elle s'enorgueillit à juste titre de ce que son Colonial Office pratique une politique large, généreuse, réellement humanitaire, soucieuse du bien-être des indigènes et particulièrement attentive à concilier les droits des natifs avec les intérêts européens.

**P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE**

9. Rue Morétus  
BRUXELLES  
Téléphone: 21.5783



PROTECTION  
ET  
DÉCORATION  
DU  
CHAUFFAGE

DEMANDEZ  
DOCUMENTATION



**TABLETTES DE RADIATEURS  
CACHE-RADIATEURS  
FERRONNERIE D'ART**

Toutes les Applications de la Tôlerie

**70** *A l'occasion du*  
**MILLIONIÈME PAQUET**

*Côte d'Or*

*les Usines Alimentaires éditent  
une magnifique collection de  
Photos-chromos, série "Reine Astrid",  
en 24 sujets différents. Supplé-  
mentairement au carton-prime  
habituel, chaque Paquet*

*"Côte d'Or", contiendra  
un exemplaire de  
ces superbes  
Photos-  
Chromos*



Colonie belge. Admiration des nations civilisées! En voyant se dérouler le film merveilleux de la vie de Cecil Rhodes, en assistant par la pensée à cette marche hardie vers le Nord en direction du Nil, ne pouvons-nous pas nous féliciter que cette ascension rapide ait été arrêtée par les nôtres, à l'initiative du grand Roi, par l'expédition Bia Francqui, par la Compagnie du Katanga, qui se mua par la suite en une véritable compagnie à charte, sous le nom de Comité Spécial du Katanga?

Sans quoi, vraisemblablement, il n'y eût pas eu de Congo Belge, et par conséquent pas de Section de Droit colonial et nous n'aurions pas eu le plaisir d'entendre le beau discours de M<sup>e</sup> Alex Braun sur... Cecil Rhodes.

La Section de Droit colonial et maritime du Jeune Barreau de Bruxelles, c'est, dans le monde du Palais, la fenêtre ouverte sur la mer, c'est l'idée coloniale, la grande idée, entretenue et vivifiée comme le feu de la Vestale.

Qu'il me soit permis d'émettre des souhaits.

Que nos jeunes confrères viennent à nous s'ils veulent conserver leur enthousiasme pour les grandes causes. Il ne seront pas déçus.

Que ceux de nos confrères qui ne veulent pas vieillir se tiennent en contact avec ces Droits en constante évolution, qui manifestent la richesse et la variété de la vie juridique comme les eaux fécondes du grand fleuve font apparaître fréquemment en surface de nombreux îlots.

Notre groupement s'est mis à l'œuvre sans attendre cette séance de rentrée.

M. Victor Jacobs, le premier avocat installé à Elisabethville, dans un raid pacifique de 10,000 kilomètres, nous fit parcourir en auto ces régions que traversa en char à bœuf, Cecil Rhodes, dont l'esprit est l'âme de la contrée.

*And dead, his soul shall be her soul.*

Il nous fit connaître les richesses économiques — mines et agriculture — ainsi que la structure juridique.

M<sup>e</sup> Jean Hervy nous fit une conférence très attachante et très documentée sur un sujet peu connu : « Les mers territoriales ».

De nombreuses questions tant coloniales que maritimes sont inscrites à notre tableau de travail. Avis à ceux dont l'activité se développe en raison de la nouveauté et des difficultés des problèmes.

Qu'il me soit permis au nom de la Section, d'adresser à ceux qui ont répondu à notre invitation nos sincères remerciements.

A Monsieur le Premier Président de la Cour d'appel qui déjà, pour la deuxième fois en cette année judiciaire a bien voulu, avec sa bonne grâce habituelle, mettre cette salle à notre disposition; à Monsieur le Ministre des Colonies qui a bien voulu nous témoigner, par la présence de son représentant parmi nous, l'intérêt qu'il porte à notre groupement; aux chefs de corps de la magistrature; à Monsieur le Gouverneur du Brabant, toujours présent à nos séances solennelles; aux hautes autorités de l'Administration métropolitaine et coloniale; à Monsieur le Bâtonnier Thomas Braun, qui nous démontre chaque jour que la science du droit et le talent délicat du poète se concilient avec une bonté agissante envers les jeunes.

A Monsieur De Smedt, président de la Conférence du Jeune Barreau, qui nous entoure d'une sollicitude affectueuse et vigilante et qui sait avoir toute notre amitié; à Monsieur Thelen, président de la Conférence flamande, avec lequel nous avons des rapports les plus confraternels, à Monsieur Tack, vice-président de la Fondation Universitaire. A Messieurs les Représentants du monde colonial; à vous tous, Mesdames, Messieurs, mes chers Confrères, enfin et surtout à l'orateur, Maître Alex Braun, en évoquant les vastes projets et les réalisations saisissantes de

Cecil Rhodes, ce patriote de génie; vous n'aurez pas peu contribué à éveiller l'enthousiasme dans les cœurs généreux et à élever les esprits vers cet idéal qui séduit les âmes nobles : le dévouement au bien public.

ALBERT JONNART.

Président de la section  
de Droit colonial et maritime du Jeune Barreau.

## Allocution du Bâtonnier

Mon fils n'a plus la parole.

Je profiterai donc de ce que vous avez bien voulu me l'accorder à mon tour pour vous remercier, en notre nom commun, de l'avoir admis malgré des titres trop éphémères, à la tribune enviée de cette Section du Jeune Barreau Colonial que vous dirigez si dignement.

Vous l'y avez accueilli avec une bonne grâce et une indulgence qui l'ont rempli de confusion, car il n'a pas dans ses bagages les mérites, les épreuves, les risques, les réussites des vrais coloniaux, tels que vous — si je puis dire, des professionnels du Congo. Ce n'est qu'un amateur. Ne le prenez cependant pas dans un sens frivole. L'amateur est celui qui aime, avec discernement et désintéressement.

En vérité, il est charmant de voir ainsi grouper, dans votre Compagnie, d'abord et surtout des vétérans, dont elle avive la flamme par l'évocation du beau temps et des années fières ici retrouvées dans le seul jeu de leur rencontre, avec tout ce qu'elle évoque de capiteux et de fièvre — le tam-tam et, j'imagine, jusqu'à cette odeur nègre que j'ai flairée déjà à Assouan, en résistant avec peine à l'appel presque irrésistible du Sud. Nostalgies ainsi entretenues dans des cœurs tendrement marqués, comme les impérissables empreintes d'un premier amour!

Alors quelle générosité d'ouvrir les rangs et d'accepter les novices qui n'ont pu rapporter de leurs six mois d'Afrique qu'une impression de voyage juridique! Sans doute Ernest Psichari, cet envoûté de la Mauritanie, — des Terres de sommeil et de soleil, — leur a enseigné qu'il ne s'agit pas de « traverser la vie en touristes », mais bien plutôt d'écouter les *Voix qui crient dans le désert* et d'y répondre, mais ce tourisme de dilettante, ce dandysme que réprouve l'âme ardente du soldat et de l'apôtre, n'a rien de commun avec celui de ces jeunes gens avides de reculer leur horizon et d'enrichir leurs possibilités. L'abandon successif de la redingote et de la jaquette, de la barbe, de l'impériale et de la moustache, du parapluie, de la chaîne de montre, des allumettes, de la canne, du chapeau et du col empesé serait pour eux une attitude bien superficielle et fragile, si elle ne s'accompagnait d'un mépris moral du conventionnel, du cliché et de la rhétorique — vous venez de l'entendre — avec le goût, la curiosité de l'inconnu, du cent cinquante — idées indépendantes comme des roues d'avant — dans une espèce d'héroïsme inconscient, retenu de la guerre faite par des aînés qu'ils jalouent.

Alors quel bienfait, au retour de l'aventure, de trouver chez leurs anciens, dont le cœur est au moins aussi ardent que le leur, tous les battements et les images d'un passé trop rapide! Quel milieu propice aussi, dans ce double contact, à l'élaboration de nouvelles vocations, d'heureuses tentations — et tentatives —

devant la vie insuffisante qu'offrent, malgré toutes les excitations du Jeune Barreau, les ingrats débuts d'une profession particulièrement exigeante! Bien rares sont ceux d'entre nous qui, après y avoir répondu en reviennent déçus, même depuis que les sept années maigres ont succédé aux autres. D'abord peut-être parce qu'il n'y en a que sept — que nous savons au bout — et qu'elles ont quand même eu leur saveur.

Je recevais, il y a peu de jours, de Stanleyville la lettre d'un de nos meilleurs confrères, Orban de Xivry, parti récemment pour y faire vivre une nombreuse famille des fruits de sa profession (il n'est pas seulement au Congo des bananes, des mangues et des avocas comestibles). Il m'écrit son grand plaisir, son enthousiasme, ses perspectives ravies. Tel autre, M<sup>e</sup> Bruneel, rentre enflammé (voyez-le!) d'Elisabethville, pour un congé rapide, embrasser ses enfants et repartir après avoir renoué d'une manière plus étroite les liens qu'il voudrait voir resserrer entre nous. Je suis heureux de la coïncidence qui me permet de vous redire son vœu, tout frais. Il souhaite qu'un avocat belge, qui a appartenu au Barreau de la Colonie, ne soit pas considéré comme ayant dérogé, quand normalement il revient au pays, et, dès lors, qu'il puisse :

1<sup>o</sup> Dans les conditions où la chose est admise pour les avocats de province, plaider devant les tribunaux métropolitains;

2<sup>o</sup> Au moment où il serait désireux de se faire réinscrire en Belgique, être dispensé du stage, s'il est en mesure de prouver, soit qu'il l'a accompli avant son départ pour l'Afrique, soit qu'il en a rempli là-bas tous les devoirs.

« Il y a quelques mois, ajoute-t-il, les avocats coloniaux avaient demandé que soit étendue à l'administration coloniale congolaise l'interdiction de se faire représenter devant les tribunaux pour les litiges d'une valeur supérieure à 5,000 francs et il se félicite de ce que, quoique l'article 10, 1<sup>o</sup> de l'arrêté royal du 14 juillet 1932 n'ait pas été aboli, M. le Ministre des Colonies ait cependant, à la suite de cette démarche, désigné des avocats pour représenter les intérêts de la Colonie devant les tribunaux et cours. Il regrette, d'autre part, le caractère trop intermittent des relations entre le Barreau belge et plus spécialement entre votre section et le Barreau colonial, et vous serez certainement d'accord avec lui pour rechercher les conditions d'une liaison si nécessaire.

Sur quoi je me permets de reprendre les vœux que je formais ici, il y a un an, spécialement en vue de l'organisation d'un règlement du Barreau colonial moins libéral dans l'admission des étrangers, en subordonnant pour ceux-ci l'exercice de la profession à la connaissance suffisante de nos institutions et de nos langues, minimum qui, tout en restant conforme à l'esprit des dispositions formulées par l'Acte de Berlin et reprise par le Traité de Saint-Germain-en-Laye, pourrait notamment se traduire par l'obligation d'être porteur d'un diplôme de docteur en droit homologué en Belgique.

Tout cela, mes chers confrères, matière à de féconds entretiens, dont je puis persuadé que M. le Ministre, demeuré si attaché à notre profession, sera heureux de favoriser les conclusions, les résolutions que je me ferais moi-même un honneur de soutenir.

J'en ai fini, car il ne m'appartient pas cette fois d'adresser à l'orateur le compliment d'usage. Je suis dans une situation un peu fautive — plus exposé à apprécier le fils de mes œuvres que les œuvres de mon fils. Il n'est pas d'une bonne pédagogie d'adresser en public des éloges ou des observations à ses enfants — quel que soit leur âge. Je vous laisse cependant deviner ce que je lui dirai tantôt. Le temps des gronderies est révolu. Je suis comme le fermier — le Boer du Transvaal — qui bénit le Seigneur en voyant l'aîné de ses rejetons charger de gerbes, à son tour, au soir de la récolte, le chariot tiré par vingt-quatre bœufs. Je me rapproche aussi — par compensation — du père de Cecil

Rhodes qui n'a jamais dû regretter d'avoir laissé partir — ne disait-on pas expédié? — un de ses sept fils, le jeune homme, cet inconnu, vers l'inconnu. Sans doute je ne prétends pas comme lui avoir engendré un colosse — mais je le dépasse, quand même, sinon par la qualité, au moins à la douzaine. Ce pasteur avait appris dans la Bible que les parents ne doivent pas contrarier chez leurs fils l'esprit de voyage dont peut dépendre toute une carrière (voyez le jeune Tobie) — *to be or not to be* — si l'on veut bien me permettre aussi une citation anglaise.

Ici moins qu'ailleurs, puisque vous êtes là, mes chers confrères, au retour de l'aventure pour en prolonger les charmes, en dégager et en favoriser la leçon. Il y a l'or des mines, sans doute, mais ne sont-elles pas plus précieuses les pépites de l'amitié, de la confraternité, du joyeux travail en commun pour le règne du Droit, la grandeur de la Patrie lointaine et l'exaltation des âmes?

THOMAS BRAUN.

## Problèmes actuels

### MOSCOU OU BERLIN

Différents signes semblent indiquer qu'une nouvelle gaffe de dimension va être commise, par l'Angleterre, en politique extérieure. Le danger est grave, car il ne nous est pas possible de subir une série indéfinie d'humiliations et de retraites. Dans le cas présent, il s'agit d'ailleurs d'une chose bien pire qu'une humiliation : il y a en effet tout lieu de croire que les politiciens anglais ont décidé de soutenir Moscou contre Berlin.

En temps normal, l'opinion des politiciens en matière de politique extérieure n'importe pas, car, en temps normal, ils n'ont pas beaucoup à y voir. En temps ordinaire, tout au moins dans le passé, la politique étrangère de l'Angleterre suivait nécessairement le sillage de sa politique financière, dont elle était une conséquence naturelle. Seulement, aujourd'hui il n'y a pas de politique financière à suivre. Le soutien accordé à la Prusse à l'aide de crédits bancaires anglais aboutit à une faillite désastreuse. Non seulement vous trouverez partout en Angleterre des familles en lamentations à cause des lourdes pertes que leur ont values les placements en Allemagne faits pour eux par les banques, mais la nation comme telle a été si appauvrie par le non-paiement des dettes allemandes que la politique étrangère des banquiers n'inspire plus confiance. Leur bévue est trop récente et trop forte. Voilà pourquoi les affaires sont abandonnées aux politiciens. Et tous les signes extérieurs portent à penser que ces derniers se sont définitivement rangés du côté de Moscou. Ils considèrent que la nouvelle force militaire prussienne constitue pour l'Angleterre la plus grande menace de l'heure. Ils proposent de s'appuyer sur la France et sur le pacte franco-soviétique pour contenir Berlin. Ils font de grands discours pour dénoncer les volontaires allemands en Espagne, mais ne soufflent mot du fleuve de recrues embauchées en France pour la révolution communiste en Espagne. On estime ces mercenaires à plus de 15,000 déjà. Aucun n'aurait pu rejoindre les forces révolutionnaires en Espagne sans la connivence du gouvernement français.

Nos politiciens anglais inspirent des articles de journaux qui suggèrent une action commune de la France et de l'Espagne contre les forces nationalistes espagnoles, contre le gouvernement de Burgos. Ils parlent même d'un blocus maritime pour empêcher Franco de recevoir des recrues et du matériel. Ils proposent des dates fixes pour les réponses à donner à leurs réclamations, créant



Fournisseur de la Cour

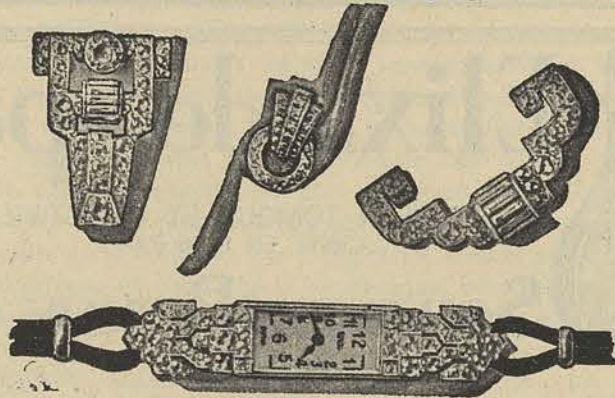
**SIMONET-DEANSCUTTER**

EXPERT.  
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

## Loterie Coloniale

1<sup>ère</sup> TRANCHE 1937,

LE PLUS PETIT LOT EST DE MILLE FRANCS

Plusieurs centaines de lots de  
2,500 frs à 100,000 francs

**ENFIN :**

2 GROS LOTS  
1 million et 2 1/2 millions

**Avez-vous votre billet?**

Tirage : 25 janvier

Pour votre Linge de maison,  
Linge de table, Couvertures,  
employez les articles marque

**“ FOX ”**

Qualité - Éléance - Prix étudiés

Vente exclusive pour la BELGIQUE et le GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

**Grande Maison de Blanc**

MARCHÉ-AUX-POULETS

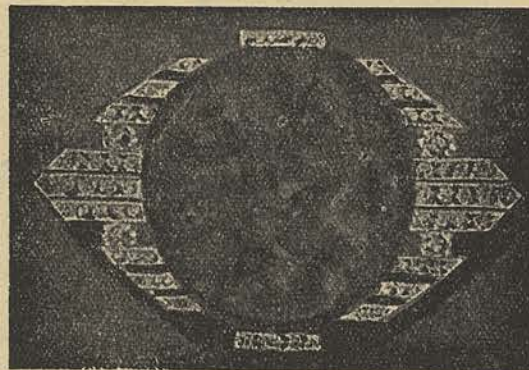
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24. AVENUE LOUISE

Téléphone 11,83,69



G. VAN THIENEN

28, rue de l'Enclume, Bruxelles

**Cadres - Dorure**

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



**Elixir de Spa**

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE  
CRÉE EN 1858 PAR

**SCHALPIN, PIERRY & C<sup>IE</sup>**

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,  
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc  
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac  
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

**Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :**



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

**S. A. DES HUILES SPIDOLEINE**

*Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie*

**24, MEIR, ANVERS**

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles



ainsi autour de ces dernières une atmosphère d'ultimatum. Seulement leur politique conduit non seulement à la faillite inévitable mais au désastre.

La faillite est inévitable, parce que l'Angleterre ne peut risquer la guerre et qu'elle ne la risquera pas. Or, ceux qui sont déterminés à empêcher la révolution sociale et la révolution religieuse de conquérir l'Espagne sont prêts à risquer bien plus que nous, Anglais. Aucune menace de guerre ne les effrayera, parce qu'ils ne croient pas que l'Angleterre exécutera ses menaces — et ils ont bien raison.

Quant à une alliance franco-anglaise, elle est devenue, dans l'état chaotique de la France, presque une contradiction dans les termes. Qui dit alliance, dit contrat permanent, ou à tout le moins, contrat pour une durée déterminée. Mais qui donc peut aujourd'hui se fier à une politique française stable? L'armée française est encore saine et, sans doute, toujours la plus forte d'Europe. Mais la direction politique du pays est entre les mains d'hommes universellement méprisés, sans autorité, et tirillés par la crainte du danger personnel qui les attend quelle que soit celle des deux factions en lutte qui triomphe. Car la vérité est qu'un parlementarisme sans aristocratie fait que la France connaît, depuis longtemps, un état de guerre civile latent.

Il est une raison plus profonde qui conduira en fin de compte à la faillite de la politique que l'Angleterre semble avoir choisie en l'occurrence et c'est que la conspiration révolutionnaire en Europe n'est pas naturelle. En Espagne ce n'est pas un Espagnol qui commande l'entreprise. C'est un Moïse Rosenberg, et je vous souhaite bonne chance, avec un individu de cette sorte. En France ce n'est pas un enthousiasme national — même très radical — qui tient les leviers du mouvement communiste, mais un groupe d'hommes qui sont les agents directs d'une puissance étrangère. Il n'est pas possible qu'un pareil groupe soit à même de prendre la place des forces nationales de l'Europe ou de détruire, comme ils en ont l'intention, les mœurs et les institutions chrétiennes. Ils peuvent empoisonner bien des gens et accumuler les confusions; ils ne peuvent pas vaincre. Toute l'Europe centrale fait bloc contre eux. Vos Rosenberg, et vos Litvinow, et vos Blum, et tous les autres, sont aussi impossibles aux yeux de Rome qu'ils le sont aux yeux, très différents, de Berlin. Ni Vienne, ni Budapest ne les toléreront. Ceux qui ont vu les révolutionnaires à l'œuvre savent que mettre fin à leur menace est une question de vie ou de mort. Et ils y mettront fin.

Toutefois la considération la plus forte contre la nouvelle politique anglaise est l'intérêt obvie qu'a l'Angleterre elle-même à soutenir les anti-révolutionnaires. Ce n'est plus qu'un anachronisme de penser encore en termes de groupes nationaux opposés. Il n'y a plus, à l'heure actuelle, que deux camps: Moscou et son adversaire, et Moscou signifie la fin de notre civilisation. De toutes les nations, l'Angleterre est la dernière qui puisse permettre à une telle conflagration d'éclater. Certes, pour le Berlin d'aujourd'hui, les Anglais ne ressentent plus la même sympathie que pour l'ancien Berlin; ses folies allèrent trop loin; il s'est montré trop inintelligent et il y a bien des chances d'en voir bientôt changer le caractère et que le groupe actuel de démagogues incompetents qui le personnifient soit remplacé par des esprits plus capables, militaires et civils. Mais prenez Berlin au pire, considérez-le — il l'est — pour le plus vil des gouvernements absolus actuels, il n'en reste pas moins un symbole de la résistance au chaos et à la destruction. Et tôt ou tard l'Angleterre devra, par la nature même des choses, participer à cette résistance. Mais sa participation sera plus petite et plus faible si sa décision vient trop tard et seulement après avoir soutenu de façon irréfléchie et alarmante le camp opposé.

HILAIRE BELLOC.

## Villiers de l'Isle-Adam<sup>(1)</sup>

Est-ce pour avoir, enfant, erré sous les ombrages hantés de la forêt de Brocéliande que Villiers de l'Isle-Adam ne se plut jamais que dans la compagnie séduisante, inquiétante aussi, de ses songes? Son imagination nostalgique l'entraînait infatigablement à mille lieues du réel; de splendides mirages le consolèrent des cruelles dérisions du sort, le vengeaient des « ricantes saletés de la terre » où, chaque fois que le charme venait à se dissiper, il retombait si lourdement. Il fut sans feu, sans pain, sans toit. Pour ne pas révéler sa détresse, il disparaissait de longs jours; mais, de quelque mystère que s'enveloppât sa fierté, un hasard finissait par le trahir: on s'apprenait alors avec stupeur qu'il gîtait en cachette dans quelque immeuble en construction ou qu'il tenait, pour soixante misérables francs mensuels, — car il ne fallait pas que Totor eût faim, — l'emploi de moniteur de boxe dans une salle d'armes où les coups de poing d'une brute s'abattaient par douzaines sur le douloureux visage du génie. Tous les dénuements, toutes les avanies plutôt que de solliciter la gêne des siens ou de tendre la main à des « confrères » qui se fussent peut-être excusés benoîtement de n'avoir rien à y mettre et dont il repoussait d'avance la pitié comme une injure. N'avait-il pas, en entrant dans la vie littéraire, dit par la bouche de Sergius d'Albamah: « Les hommes comme moi n'ont pas d'amis » ?

Sa précocité avait été merveilleuse. On croit malaisément, à les lire, qu'il composait *Morgane* à dix-sept ans; *Elèn*, peu après; que, vers la même époque, il prépare *Isis*, « roman philosophique » publié en 1862, et conçoit son œuvre capitale, cet *Axël* qu'il retouchait encore sur son lit d'agonie et qui le laissa insatisfait. La plupart de ses drames, de ses romans, voire de ses contes, furent, comme *Axël*, portés longuement. La gestation d'*Elèn* prit cinq ans; celle de *Morgane*, le double; achevée dès 1879, *l'Eve future*, dont les idées essentielles occupaient son esprit depuis bien des années, ne vit le jour qu'en 1885. Il mûrissait lentement ses moindres ouvrages, les enrichissait à mesure de ses méditations, de son expérience humaine, de ses vastes lectures, des multiples et diverses acquisitions d'une mémoire prodigieuse: n'est-ce pas l'un des secrets de cette maturité, de cette profondeur, de cet amer désenchantement qu'on s'étonne de rencontrer à maintes pages d'œuvres conçues dans son adolescence?

On sait qu'avant de leur donner une forme définitive, il avait accoutumé d'éprouver ses contes, au café, sur son entourage; il les parlait, les jouait avec une saisissante mimique, avant de les écrire. Chaque fois qu'il tâtait ainsi son auditoire, étudiant sur les visages l'effet obtenu, il inventait, supprimait ou modifiait quelque scène, agrémentait son récit de détails inédits, de traits neufs, lyriques ou satiriques, jaillis soudain de son cerveau. Méthode ingénieuse, excellente peut-être, si le trop confiant Villiers n'avait jamais eu, pour l'entendre, que des amis sûrs. Mais il advint que des écouteurs peu scrupuleux, à court d'invention, s'approprièrent tout simplement sa pensée et le devancèrent dans la mise en valeur de son bien. Ses sujets les plus rares et les plus caressés, avec quelles nausées il les reconnaissait un beau matin, et lamentablement gâchés par surcroît, sous la signature effrontée du larron! « Un soir, étant au café, — rapporte M. Daireaux — il vit entrer l'un de ces pirates d'eau douce, dont il avait justement lu la veille un conte, qui était de lui. Il le laissa approcher; mais, lorsque l'autre l'ayant salué fit mine de s'as-

(1) Voir la *Revue Catholique* du 8 et 15 janvier.

soir, Villiers de l'Isle-Adam l'arrêta d'un geste et secouant la tête : « Passez votre chemin, dit-il doucement, on vous a déjà donné hier. »

Magnifique assurance de la jeunesse! Pour conquérir la gloire, il s'était accordé dix ans qui, tout au plus, le tirèrent de l'ombre. Par trois fois, au cours de ces années, il avait pris vers elle son élan; trois fois, elle s'était dérobée. *Isis*, portail ambitieux d'un édifice que l'architecte abandonna, n'attira point les regards, et l'auteur lui-même, condamnant son œuvre, en recherchera bientôt les exemplaires pour les jeter au feu. Goûtés de quelques jeunes, applaudis dans le salon parnassien de la marquise de Ricard, *Helën* et *Morgane*, qui se suivirent à peu d'intervalle chez d'obscurs éditeurs, n'obtinrent, loin de la rampe refusée, que le silence de la critique.

A parler franc, on n'est guère surpris que Villiers se soit résolu à brûler *Isis*. Initié à l'hégélianisme par un fervent adepte de son cousinage, il s'était d'autant plus vite engoué du penseur à la mode que la doctrine de ce dernier, si propice aux spéculations, voire aux fantaisies métaphysiques dont il eut toujours le goût, flattait en outre les penchants outrancièrement idéalistes de son propre esprit. Comment la concilierait-il avec sa foi religieuse? Peut-être ne s'en soucia-t-il point, alors. C'est au fort de cette ferveur hégélienne qu'il composa son roman.

Pour n'y rien sauter, quelque courage est nécessaire, qui trouve de loin en loin son loyer. Au début, par exemple, cette promenade nocturne aux Cascines, où le vieux diplomate florentin enrichit paternellement des conseils glacés de son expérience le jeune comte de Strally d'Anthas, nous offre, comme l'observe M. Daireaux, « un véritable bréviaire de l'homme de cour », un « traité de l'ambition » : scène toute stendhalienne qui découvre, chez ce romancier de vingt ans, une vision précocement désabusée de la vie. Il y a aussi, vers la fin, cette splendide évocation d'un soir de Cléopâtre sur le Nil, pages éclatantes et nombreuses, dignes déjà du prestigieux styliste qui se vantera de peser ses mots « dans des balances en toile d'araignée ».

Mais il a fallu, auparavant, subir l'interminable description d'un palais enchanté dont les portes secrètes, les cloisons d'airain, les escaliers murés, les toits inaccessibles, les cachots perdus, les trappes et les oubliettes passent en puérole complication les plus terrifiants donjons du mélodrame romantique. Il a fallu, surtout, se résoudre à la fastidieuse traversée de chapitres encombrés d'un obscur fatras hégélien et tout gonflés de prétentions philosophico-scientifiques dont M. Daireaux se gausse à bon droit.

Artiste lucide, Villiers de l'Isle-Adam se jugeait sans complaisance. S'il condamna sans retour l'œuvre de jeunesse entreprise sous les auspices de Hegel, c'est qu'averti par un tact mystérieux, il douta bientôt d'elle. Lui vivant, *Isis* ne fut jamais réimprimé.

Ne douta-t-il pas aussi de *Morgane*, dont les rares exemplaires ne furent pas mis en vente et qui ne fut point représenté? Comme dans *Helën*, comme plus tard dans *Axël*, il y avait donné carrière à son romantisme foncier. Politique et passionnelle, l'action se déroulait en un temps assez proche dans un pays presque voisin. La duchesse Morgane de Poleastro, jeune, belle et ténébreuse, volonté de puissance prête à tous les crimes, s'unissait, pour conquérir de haute lutte le trône des Deux-Siciles, au dernier rejeton de Conradin de Souabe, Sergius d'Albamah, qui régnera avec elle; puis, au moment même où se dessinait la victoire, trahissant sa propre cause par jalousie d'amoureuse, elle se vouait avec son amant à la défaite et à la mort. Le dramaturge n'avait pas craint de mêler à cette pure fiction de l'histoire toute fraîche, puisqu'il opposait sur la scène à ces protagonistes imaginaires des personnages quasiment contemporains. — Ferdinand et Marie-Caroline de Naples, John Acton, lady Hamilton — dont l'un n'avait disparu que sous Charles X. Cette double proximité

du temps et du lieu accusait davantage l'invraisemblance du drame et son caractère hybride.

A côté de faiblesses trop évidentes et de maladroites dues à l'inexpérience scénique, il y avait pourtant, dans *Morgane*, d'indéniables beautés que M. Daireaux s'attache à mettre en lumière : les figures puissamment dessinées de Sergius et de Morgane, qui annoncent, l'une, Sara, l'autre Axël; plusieurs scènes magistrales; un dialogue trop oratoire sans doute, mais chargé de poésie et d'une rare splendeur verbale. « Chaque réplique, ciselée comme une médaille, est parfaite; isolée, elle enchante; mais entre elles la fusion ne s'établit point, qui gagnerait le spectateur. Il semble que les cœurs des personnages soient enfermés dans les cuirasses d'or de son style... Sitôt qu'il écrit en prose, Villiers de l'Isle-Adam trouve l'instrument parfait de son esprit, cette hauteur d'expression, cette mesure dans le romantisme qui sont les qualités essentielles de *Morgane*. » Que la pièce n'eût pas tenu sur les planches, accordons-le, puisque aucun théâtre ne risqua l'aventure. Le « spectacle dans un fauteuil » qui nous y est offert n'en garde pas moins son prix.

Le spectacle fut sur la scène, lorsque, en mai 1870, le Vaudeville représenta la *Révolte*, un acte en prose qui n'aurait pas « vu la lumière » sans l'intervention « violente » (1) d'Alexandre Dumas fils, à qui Villiers reconnaissant le dédia. La carrière de ce drame y fut courte : sifflé dès la première, il dut quitter l'affiche après cinq soirées, tant il offensait « la dignité et la moralité du public de la Bourse et des boulevards » (2). N'osait-il pas, en effet, blasphémer Plutus? Scandale intolérable, mais — nous le savons déjà — thème favori des variations sarcastiques de Villiers et qu'Ibsen reprendra dans *Maison de Poupée*.

L'héroïne avait été élevée dans la religion de l'or par des parents « très positifs » qui se fatiguaient à lui inculquer cette règle : « Sois honnête et sois riche; le reste, c'est vanité. » Ils l'avaient mariée comme de raison à un banquier « sérieux en affaires », c'est-à-dire féru du même idéal. « Les capitaux — professait-il gravement — sont de la considération et de l'estime en portefeuille. » Elisabeth, cependant, appartient à une autre espèce; née pour une vision plus noble de la vie, elle préfère d'instinct les « nuages » à la boue; en un mot, elle est atteinte d'âme. Aussi, gagnée en apparence à la loi sordide qui gouverne son mari, a-t-elle surmonté scrupules et dégoûts et secondé celui-ci dans ses opérations les plus douteuses, au point de tripler en quatre ans son avoir. La révolte, qui n'avait cessé de gronder en elle, finit un beau soir par éclater : à Félix, qui l'écoute sans comprendre, tantôt furieux, tantôt stupide, elle signifie hautainement qu'elle étouffe sous ce climat, qu'elle se libère et s'en va. Elle sort, en effet, mais ne tarde guère à rentrer, pour reprendre dès l'aube, sous les yeux du banquier rassuré, l'abominable joug. Guérie, comme le croit déjà cet époux obtus? Que non! Vaincue, soumise et désespérée, car elle a senti, aussitôt libre, qu'elle avait trop et trop longtemps accepté, qu'il est à jamais trop tard pour s'évader et qu'elle n'a plus d'âme. La matière a tué l'esprit.

Ce conflit, trop nûment porté sur la scène, offre sans conteste un haut intérêt psychologique. Mais, idéaliste intransigeant, Villiers ne manqua point d'indisposer le bourgeois parisien et la critique à son service, en prenant ouvertement fait et cause pour la révoltée contre l'épais homme d'argent dont tous les gestes et les propos décèlent la bassesse foncière. Il ne se fit pas faute non plus de bousculer, dans cette saynète, les règles à son gré déshonorantes d'un théâtre « qui nous encombre de sa morale d'arrière-boutique, de ses *Ficelles* et de sa *Charpente* » (3).

(1) Préface de la *Révolte*.

(2) Préface de la *Révolte*.

(3) Préface de la *Révolte*.

De là, par exemple, cette interminable scène muette où, Elisabeth partie, Félix évanoui sur un fauteuil, le spectateur entend la pendule du salon sonner à de longs intervalles, dans le silence nocturne, les heures et les demies jusqu'au petit jour : audace bien banale à présent, qui passa presque pour un crime.

Original jusqu'à l'étrangeté, cabré décidément contre la routine et le poncif, sensible en outre, non moins que Baudelaire, au plaisir d'étonner, le novateur ne s'abusait-il pas quelque peu sur la vertu de nouvelles auxquelles court volontiers la jeunesse, mais dont la séduction ne résiste guère à l'usage et que l'expérience abandonne? Dans cette œuvre qui lui demeura chère et qui recueillit des suffrages illustres — Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Dumas, Wagner — il commit plus d'une faute qui ne fut pas étrangère à l'échec. Une des plus graves, ce fut l'imprévu, le si brusque retour d'Elisabeth, revirement psychologique trop subit, qui déconcerte le spectateur et, en fin de compte, détruit le drame. Ces erreurs, M. Max Daireaux n'en fait pas grâce à l'écrivain qu'il admire; il les relève toutes en des pages de critique aussi pénétrante qu'impartiale, pour conclure néanmoins en faveur d'un ouvrage qui survit « par la richesse de la pensée, la sobriété, la puissance et la perfection du style ».

Au spectacle de cette généreuse pensée méconnue et bafouée, Villiers de l'Isle-Adam, le soir de la première, pleura. Il ressentait cruellement une défaite où s'évanouissait un rêve de lauriers; mais aucun doute ne l'effleura sur lui-même : « créateur » de l'Art, n'avait-il pas le droit d'en dédaigner les « valets »? Son amertume s'exhala dans une préface hautaine et railleuse, dont la superbe assurance n'est pas sans émouvoir et qui, d'un verdict injuste, daigne à peine en appeler à la postérité.

Aux temps difficiles allaient succéder les années terribles. Villiers s'écarte à regret d'un théâtre qui le houspille et le nie. On ne l'y reverra, et pour peu de soirs, que treize ans après. Écrit en vue du centenaire de l'indépendance des Etats-Unis, qui fut célébré en 1876, et couronné au concours qu'un éditeur-impresario avait institué en cet honneur, le *Nouveau Monde* ne fut joué sur la scène des Nations que le 19 février 1883, après force mécomptes et contretemps. Ce fut encore un désastre : interprétation misérable, mise en scène risible. Au lieu de vibrer, on se tordit; les huées achevèrent la pièce. Aguerri par l'infortune, Villiers, cette fois, ne fondit pas en larmes. Moins accablé que furieux de contempler cette caricature de son œuvre, il s'installa le lendemain aux fauteuils d'orchestre où, rapporte son historien, on le vit, « armé d'une énorme clef » donner « lui-même avec une rage joyeuse le signal des sifflets ». Reconnaissons-le, s'il vous plaît, dans ce geste.

Ainsi s'effondrait sans retour, sous l'inique et l'inepte risée, une œuvre hautement conçue et dextrement composée, d'un souffle dramatique puissant, où se déployaient dans la passion parfois criminelle, héroïque presque toujours, des âmes fortes et profondes. La critique, si mal préparée qu'elle fût à la clémence, ne put nier d'ailleurs ce style dont « la perfection hautaine et la justesse de ton » s'imposent encore au lecteur : « la griffe royale du poète » marque ici chaque page.

\* \* \*

Les *Contes cruels*, payés trois cents francs par un éditeur qui se crut hasardeux, venaient de paraître et d'ouvrir à l'écrivain dès longtemps quadragénaire les colonnes d'un grand quotidien : on vivoterait pour sûr très chétivement; mais, la faim, c'était fini. Sur cette planète dont ils se souviendraient, lui et Léon Bloy, il lui restait six ans à peiner, au cours desquels il publia,

outre trois autres recueils de contes, *l'Eve future* et *Tribulat Bonhomet*.

Dédiée tout ensemble aux Rêveurs et aux Railleurs, *l'Eve future* offre aux uns comme aux autres une riche pâture, mais non pareillement délicate. Les railleurs y sont servis les premiers, dans une suite de chapitres où, à propos des découvertes toutes fraîches d'Edison — « l'homme qui a fait prisonnier l'écho » — Villiers satirise aux dépens d'une science ingénieuse autant qu'infatigable à pénétrer les arcanes de la matière, et si vaine de ses conquêtes, mais si stérile après tout pour l'âme, — qui inspira toujours à ce spiritualiste curieux de « progrès » une sorte de haine amoureuse. Il y déploie d'ailleurs fréquemment, et non sans affectation, un appareil scientifique auquel ne se trompent que les profanes et dont on n'oserait jurer qu'il n'ait jamais, en virtuose de la mystification, souri lui-même. Ce n'est point à ces ironies trop appuyées, à cet étalage pseudo-savant, que l'œuvre doit son prix.

Faut-il en rappeler la donnée? Un jeune Anglais neuf en amour s'est épris d'une femme radieusement belle, sœur en perfection de l'Anadyomène, mais sotte à désespérer : une « Déesse bourgeoise ». Si douloureux éclate au moindre mot, chez miss Alicia Clary, le contraste du physique et du moral, que lord Ewald se résout à mourir. Qui le sauvera? Edison. A l'exacte image de cette Vénus mortellement décevante, le sorcier de Menlo Park créera de toutes pièces, pour l'amoureux, une Andréide qu'il pourvoira d'une âme, elle aussi sans défaut : la merveilleuse intelligence d'Hadaly s'harmonisera avec sa beauté.

Le jeune homme se prête à l'expérience inouïe et, dès son premier tête à tête avec la fille du génie édisonien, se voit pris au piège. Quand, ses yeux soudain dessillés, — et la scène est, d'un bout à l'autre, admirablement conduite, — il reconnaît avec stupeur en son interlocutrice, au lieu d'Alicia, le double artificiel de sa maîtresse, il se sent « comme insulté par l'enfer », pâlit et se révolte. Mais il ne tarde point à se ressaisir, et voici que, peu à peu, le charme opère. L'enchanteresse irréaliste n'apparaît-elle pas plus vraie que la vivante? Lord Ewald écoute en frémissant l'incantation passionnée d'Hadaly; il ne résiste plus à son désespoir, à ses larmes. Il choisit désormais pour compagne l'illusion, meilleure que la réalité : dans son vieux château d'Athelwold, l'Andréide, « fantôme accompli », abolissant tous souvenirs amers de l'autre, enchantera sa solitude. Aussi, lorsqu'elle périt avec Alicia dans l'incendie du navire qui les transportait en Angleterre, est-ce d'Hadaly seule que lord Ewald, inconsolable, prend le deuil.

On retrouve aisément, en ce protagoniste de *l'Eve future*, l'auteur lui-même. « La beauté l'attire — écrit M. Daireaux —; il y voit le reflet d'une âme digne de son amour; il s'exalte, cède, et se réveille à côté de la sottise et de la vulgarité. Il n'a plus qu'à fuir, à mourir. C'est toute l'histoire de la vie sentimentale de Villiers de l'Isle-Adam. »

C'est aussi l'aspect le plus humain d'un livre singulier, dont Villiers pouvait dire en toute vérité qu'il ne lui connaissait ni de précédents, ni de congénères, ni d'analogues, et qui n'est pas non plus, s'assurait-il, de ceux que l'on oublie (1). Le noble et rare tourment, interdit pour jamais au vulgaire et qui mine sans trêve, ici, un être d'élection, artiste et poète, nous touche bien plus que les audaces métaphysiques et les anticipations les plus étonnantes du romancier.

On n'est point surpris toutefois que *l'Eve future* apparaisse à M. Daireaux, en dépit de quelques chapitres à négliger, comme le roman philosophique « le plus curieux, le plus profond

(1) Préface inédite de *l'Eve future*. Voir E. DE ROUGEMONT : *Villiers de l'Isle-Adam*.

peut-être, en tout cas le plus intelligent du XIX<sup>e</sup> siècle ». S'il n'est pas un chef-d'œuvre, au sens ordinaire, puisqu'on y relève des imperfections, « c'est un grand livre — notre *Faust* — et qui domine son siècle. C'est le reflet éblouissant d'une âme que les plus grands problèmes du monde ont habitée, et qui les aborde avec tant de divination et de foi, avec une vision si nette de l'invisible, une telle force de projection dans l'au-delà, qu'il est impossible de ne pas y trouver à chaque page la marque du génie. »

Suivrai-je M. Daireaux, lorsqu'au terme d'une étude vraiment digne du sujet, il place plus haut encore, « hors de toute comparaison, dans son isolement superbe, ce magnifique poème des destinées humaines, où toute intelligence est dépassée, et où le cœur retrouve des accents dont seul, peut-être, Racine nous offre l'équivalent » *Axël*, testament spirituel de Villiers, « véritable *Somme* de sa pensée et de ses rêves? » On me pardonnera, je l'espère, quelque hésitation, car je ne suis probablement pas seul à douter que l'œuvre humaine, si géniale soit-elle, ait jamais dépassé toute intelligence.

Conçu dès le temps d'*Isis* et de *Morgane* — et Sara de Maupers est sœur de Tullia et de Morgane, comme Axël est frère de Strally et de Sergius, frères tous trois de Villiers lui-même, « tel qu'en son rêve il se contemple »; — écrit et partiellement publié dès 1872, *Axël* ne commença de paraître sous sa forme définitive, dans la *Jeune France*, qu'à la fin de 1885, et Villiers, toujours insatisfait, le remaniait dans son agonie; la mort lui refusa le temps d'en revoir les soixante-dix dernières pages.

Des scrupules de conscience, qui l'honorent plus encore que sa rigoureuse probité d'artiste, s'étaient éveillés en lui. Il s'inquiétait un peu tard, mais non sans raison, de l'orthodoxie d'un drame dont mainte page, imprégnée de cette pensée hégélienne qui n'avait cessé de le séduire, lui paraissait maintenant sentir le roussi, et il n'avait point caché à ses amis sa résolution d'en modifier toute la fin.

Pourquoi nierait-on, avec M. Daireaux, la spontanéité de ces scrupules? Fallut-il imposer au malade ces remaniements? J'en suis moins assuré que M. Daireaux, qui met en cause Joris-Karl Huijsmans, établi à son chevet, et « dont la foi encore trouble était déjà impérieuse... L'homme qui, fort d'une vérité neuve, et se croyant responsable du salut de Villiers de l'Isle-Adam, exigeait de son agonie le sacrifice de son orgueil, allait-il hésiter devant le sacrifice de sa pensée? » L'impérieuse foi de Huijsmans exigeant d'un moribond, en 1889, le sacrifice de sa pensée? Non! Que, depuis la poignante imploration finale d'*A Rebours*, Des Esseintes fût touché de l'inquiétude religieuse, on l'accorde. Mais Durtal, son *alter ego*, vient de découvrir les abominations du satanisme dont il explore en dilettante les infâmes arcanes; il prépare très activement ce *Là-Bas*, où ne se marquera qu'un bien faible souci de son propre salut. C'est trois ans plus tard, seulement, qu'il connaîtra l'abbé Mugnier et s'acheminera, tout ronchonant, vers la Trappe d'Igny (1). Jamais d'ailleurs, non plus après qu'avant sa conversion, on ne surprit chez lui la moindre curiosité, la moindre aptitude philosophique ou théologique; les hautes spéculations de l'esprit lui furent lettres closes. Comment se fût-il préoccupé des écarts intellectuels de son ami, dans *Axël*?

Villiers se proposait d'introduire la Croix dans la scène qui dénoue le drame : le double suicide d'Axël et de Sara, renonciateurs, l'une, du ciel sacrifié à la terre; l'autre, de l'esprit immolé à la chair; tous deux, de leur amour qu'amoindrirait la vie.

Inefficace et fâcheuse correction. N'apparaît-il point à tout lecteur réfléchi — et M. Daireaux l'observe avec infiniment de

justesse — qu'un tel coup de théâtre, arbitraire autant que mélodramatique, n'eût réussi qu'à mutiler l'œuvre, sans en dérober la pensée maîtresse? L'apparition inopinée de la Croix eût rompu l'unité du drame, mais ne l'eût point purgé de son hétérodoxie. C'est assez, pour s'en convaincre, de relire dans son texte définitif la première partie d'*Axël*, où Villiers s' imagine de bonne foi — car on s'interdit, ici, de croire qu'il ironise — offrir une évocation du monde religieux. En dépit de beautés éclatantes, est-il rien de plus romantiquement, de plus puérilement faux; rien, ajouterions-nous, de plus mensonger, voire de plus calomnieux, si nous doutions de la parfaite sincérité de l'écrivain? Ce *compelle intrare* de la Parabole, en vertu duquel, dans un monastère français de notre temps, l'archidiacre et l'abbesse, ligüés pour l'accomplissement d'un sévère devoir, prétendent, à force d'*in pace*, arracher ses vœux à Sara de Maupers, novice récalcitrante, et crient au sacrilège devant son refus... Le moyen de ne pas sourire? En vérité, la scène ne tient pas debout. Dans une œuvre souvent magnifique, on s'attriste d'avoir à relever une si lourde bévue, et plutôt au Ciel que cette tache y fût unique! Aussi préférons-nous à l'enthousiasme de M. Daireaux l'hommage plus tempéré de M. Camille Mauclair :

« Nous ne pouvons plus guère — écrit-il — goûter le premier acte d'*Axël*... Au second acte, le dialogue grandiloquent de l'alchimiste, maître Janus, et du jeune Axël qu'il initie, le duel du comte et de son cousin le commandeur, prouvent simplement qu'en 1830 Villiers eût peut-être pris la place de Victor Hugo. Mais le dernier acte est wagnérien, il évoque *Tristan et Isolde*, il est superbe. On n'ira pas plus loin dans la noblesse du langage français que le : « Ta chevelure sent les feuilles d'automne, ô mon chasseur... », qui est un modèle de prose lyrique, et le renoncement volontaire aux joies terrestres, décrété avec un pessimisme éperdu par Axël et Sara, est dit dans des termes qui emportent l'admiration. Le romantisme n'a rien trouvé de plus grand, et c'est de quoi compenser largement les moyens mélodramatiques, l'outrancière facticité, l'inhumanité emphatique du reste (1). »

Confesserai-je en toute simplicité ma prédilection pour les *Contes*? Non pas, certes, pour tous, car on en sait de médiocres et même d'exécrables. Ceux-ci n'ont d'heureux que leur titre; ils raillent sans mesure ni finesse le progrès matériel, où se mire complaisamment le fatuité du plus Narcisse des siècles et dont, en idéaliste épris d'autres splendeurs, Villiers professait l'aversion; lourdement facétieux, chargés à outrance, on les vouerait au juste oubli, n'était la vive lumière qu'ils projettent sur une face après tout curieuse de l'écrivain.

Sa bête noire, on l'a dit, c'est le « bourgeois » moderne, héritier du philistin romantique. Antipoète, ennemi-né du sublime intellectuel ou moral, de la sainteté comme du génie, tout ce que Villiers révère, il le bafoue. Son bas utilitarisme, son insatiable appétit de lucre, son arrogance et sa servilité, sa dureté et sa sensiblerie, son mépris « éclairé » du dogme et son « estime laïque » de soi, sa sottise foncière, ah! quand Villiers le tient, il ne lâche point son modèle qu'il ne l'ait dressé en pied, caricature ou portrait, pareillement impitoyables, pareillement justiciers. Place au plus illustre : comme le pharmacien d'Yonville, Tribulat Bonhomet, tueur de cygnes, est immortel.

Qui donc s'abonne aux gazettes? Qui dispense à son gré la renommée, sinon l'épais troupeau des congénères de ce « bourgeois »? C'est pourquoi, hospitaliers au plus terne grimaud, les maîtres de la presse éconduisent en hâte le talent : la moindre atteinte de littérature les ruinerait *illico*. C'est le thème outran-

(1) Voir HENRI BACHELIN : *Joris-Tarl Huijsmans*. — RENÉ DUMESNIL : *la Publication d'EN ROUTE*.

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Princes de l'Esprit*. M. Mauclair mêle, par inadvertance, les deuxième et troisième actes d'*Axël*.



## « IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER! »

**V**oici, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » ; une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisottée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce sournois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

**Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!**

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques leçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débutait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis*

*Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...*

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

*Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.*

**Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.**

**ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)**

**18, rue du Méridien, BRUXELLES**

# VOLETS

## J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

REPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

Jaric

# LA REVUE DU CINEASTE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN  
comprend les meilleurs articles des revues  
étrangères et est de présentation luxueuse  
Son prix n'est que de frs. 3

**VAN DOOREN**  
Sera heureux d'en faire parvenir  
un numéro contre envoi de  
ce bon 97, RUE LEBEAU  
BRUX.



C'est une bière Léopold  
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

## Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION  
NÉGOCIATION DE TOUTES  
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS  
d'ASSURANCES

**A. G.**  
BRUXELLES

Fondées  
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats. — Intérêts : 5 %



### DE BEAUX ENFANTS

sont ceux dont la nourriture est saine, vigoureuse.

Rien de tel que de préparer les aliments à l'Extrait de Viande Liebig, produit pur qui contient, sous une forme très concentrée, la force, la saveur et le goût de la meilleure viande de bœuf. Il renforce les mets et les enrichit sans masquer leur saveur propre.

**EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG**  
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



cier d'un des contes les plus sarcastiques, *Deux Augures* : Villiers, qui voit sa prose partout refusée, y venge sa faim.

Quant à la renommée, comment perpétuer celle du jeune Alcibiade, son amant, le plus divers des Athéniens? Le clairvoyant amour d'Aspasie n'a point d'autre souci. Or, sous l'inspiration de Pallas, elle en a découvert l'infailible moyen : il fallait, dit-elle au brillant éphèbe, « ajouter à ton histoire... oui... quelque fait, aussi singulier qu'insignifiant, mais dont la futilité même, s'ajustant au niveau de l'intelligence des multitudes, y imposât, d'emblée, le rappel de tes exploits! Oh! ce rien, ce trait, sans valeur peut-être, mais précis et familier, fixerait ton nom, dans l'Histoire, d'une manière bien plus indélébile que tes seuls hauts faits!... O jeune dieu, ta réelle gloire peut être ignorée des races futures! Ta beauté, ta sagesse, ton courage, l'éclat de ton génie, tout ce que tu as accompli pour ta patrie, déjà par toi deux fois sauvée, tout cela peut vaguement s'évanouir, devenir presque inconnu! Mais, grâce à moi, te voici sûr d'être immortel : j'ai coupé la queue de ton chien. » *Sagacité d'Aspasie* est, à mon goût, le plus charmant des contes.

Et c'est du bon Villiers déjà, mais non, tant s'en faut, du meilleur, car, dans ces pages livrées tout entières à l'ironie, le rêve divin fait silence. On ne s'étonnera donc point que nous situions plus haut les récits où, sans étouffer une ironie toujours présente, le rêve chante à son tour; plus haut encore, ceux où son chant triomphe : là, des contes admirables, d'un timbre unique, tels qu'*Impatience de la Foule* et, las! inachevé, *les Filles de Milton*, frémissants, l'un, au spectacle du héros des Thermopyles hué dans sa mort même par le peuple inconscient pour lequel il succombe; l'autre, de la douleur du génie infirme, irréparablement spolié d'un chef-d'œuvre, avec toute la postérité, par la frivole insouciance des siens; ici, le mystérieux, l'inoubliable *Intersigne* et *l'Amour suprême*, dont nous parlions tantôt, que de rares vertus littéraires, la qualité du sentiment et de la pensée, la perfection d'un verbe aux résonances profondes, désignent et paraissent réserver à la pieuse délectation d'une élite.

Ces derniers, je sais gré à M. Daireaux de les tenir, avec la *Maison du Bonheur* et *Véra*, qui sont des histoires d'amour, pour des « contes de beauté suprême ». Mais Villiers de l'Isle-Adam ne plane pas toujours dans l'éther de l'amour sublime; descendu sur la terre, il ne s'interdit ni les retraites de la passion coupable, ni le boudoir du vice élégant, où s'ouvre à son ironie subtile un ample et précieux champ l'observation. Pour lui, ce n'est pas là qu'on s'aime. Jamais il ne dément sa pure et grave conception de l'amour, spirituel par essence. « L'amour — écrit M. Daireaux — est à ses yeux un monde particulier, une région sublime, dont l'accès est interdit au vulgaire. Sur la sincérité de ceux qui l'éprouvent, il n'admet aucun doute, la passion est pour eux une foi plus qu'un entraînement; la sensualité, le désir n'y trouvent point de place, et il est rare que dans ses contes Villiers de l'Isle-Adam y fasse seulement allusion. » Ce n'est pas, à coup sûr, sous le règne de la Bête humaine, la moindre de ses originalités, ni celle qui l'honore le moins.

Une caractéristique tout aussi frappante de ses contes, c'est leur intellectualité, accrue par une gestation laborieuse. Leur sujet longuement pourpensé, il s'évertue, plus peut-être que Flaubert lui-même, au travail arachnéen du style. Lorsque, à des années d'intervalle, il réédite l'un d'eux, il ne peut se défendre d'en revoir le texte une fois de plus, changeant un mot, avivant ou pâlisant telle nuance, précisant quelque intention subtile. « Il avait — je cite encore son excellent biographe — le goût de la richesse verbale, de l'inattendu dans l'expression et, pour tout dire, de l'effet littéraire. » En exigeant de l'écriture qu'elle réfléchisse exactement l'originalité complexe de son esprit »,

il sacrifie nécessairement, mais de propos délibéré, la spontanéité du style à sa vertu expressive, et l'aristocrate de lettres assure à l'intelligence le pas sur l'émotion. Aussi la masse ne va-t-elle pas, n'ira-t-elle jamais à Villiers de l'Isle-Adam. Tant pis pour les égalitaires : il est clos à Démos.

Les *Contes cruels* n'eurent pas, lors de leur publication, l'audience dont ils étaient dignes, et c'est un peu plus tard seulement qu'on décéla leur originalité profonde. Au jugement de Remy de Gourmont, ils marquent une date littéraire : « De les avoir lus, des jeunes gens se sentirent troublés. Vers le même temps, on avait connu *Sagesse* et découvert Mallarmé. *A Rebours* acheva la moisson, en fournissant le lien. Il y eut une nouvelle génération, qui se récolte encore tous les ans; il y eut une nouvelle littérature (1). »

\* \* \*

Si l'heureuse imbécillité s'ignore, le génie se connaît. Sans renoncer à lui prêcher la modestie, convenons qu'elle requiert de lui une vertu plus qu'ordinaire et quasiment héroïque. A nous scandaliser de sa foi en lui-même et dans le destin de son œuvre, n'y aurait-il aucun pharisaïsme? Que, par la bouche de Brunetto Latini, son maître, le Florentin se prédisse une immortalité glorieuse, ou que le Vendômois vieillissant assure à M<sup>lle</sup> de Surgères, par la magie de ses rimes, « un immortel renom », ce n'est point pour nous déplaire. Et, quand le grison amoureux qui se nomme Pierre Corneille, se redressant de toute sa taille devant Marquise, se targue d'imposer aux siècles les plus lointains l'image qu'il lui aura plu de laisser d'elle, à peine sourions-nous, tant il en a le droit. Tel aussi, au lendemain de la *Révolution* outrageusement sifflée, moins grand certes, pauvre, méconnu, raillé, face à l'épreuve et superbement sûr de soi, le jeune Villiers de l'Isle-Adam dédaignait même d'en appeler à l'avenir : « Nous avons le temps d'attendre!... D'ailleurs, que nous importe même la justice!... Celui qui, en naissant, ne porte pas dans sa poitrine sa propre gloire ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot. »

MAURICE DULLAERT.

## En quelques lignes...

Bernardin de Saint-Pierre

Il naquit au Havre en 1737. Nous fêtons, ces jours-ci, son bicentenaire. Que tous ceux-là se lèvent qui ont lu *Paul et Virginie*!... Comme disait l'autre, je vois surtout des absents.

En réalité, Bernardin de Saint-Pierre a créé deux types littéraires. Nous ne lisons plus son roman idyllique. Mais nous savons que deux enfants touchés par l'amour ont vécu, au sein de la nature tropicale, sous les papayers en fleurs, le songe d'un jour d'été. Le naïf et l'hypersensible se sont très bien portés, aux approches de la Révolution. Les contemporains de M<sup>me</sup> Necker attendaient les massacres de la Terreur dans une atmosphère de naturisme sentimental. Et les malheurs du jeune couple amoureux faisaient verser de douces larmes.

Il y a, du reste, de touchantes images dans *Paul et Virginie*. Quand j'étais petit, je lisais, au salon, chez ma grand'mère,

(1) REMY DE GOURMONT : *Promenades littéraires*, 2<sup>e</sup> série.

*Les grands écrivains français* : une anthologie illustrée. Et je me suis arrêté bien des fois à cette gravure en couleur où l'on voit nos deux tourtereaux s'abriter de l'orage — chastement — sous la robe de Virginie, relevée comme une voile.

Bernardin de Saint-Pierre laisse la réputation d'un rousseauiste béat. Voltaire avait ridiculisé l'optimisme. Mais que penser de cette théorie des concerts, convenances, consonances, prévoyances et compensations qui aboutit à faire de l'univers une sorte de machine providentielle, fort comparable, en somme, aux ingénieuses inventions des lauréats du Concours Lépine? Depuis Bernardin de Saint-Pierre, nous n'ignorons plus que, si le melon est un fruit à côtes, c'est qu'il est destiné à être débité en tranches, à la table de famille; que la puce ne fait une tache noire sur notre peau blanche (au fait, les nègres auraient-ils des puces blanches, par compensation?) que pour être aisément repérée et occise; que, si la vache a quatre mamelles et un veau seulement, — un ou deux, — c'est parce que les deux mamelles superflues sont là pour être les nourrices du genre humain.

Le père de *Paul et Virginie* passe, d'ailleurs, pour avoir fait enrager ses deux femmes. Il était nerveux, féru d'amour-propre, assez bougon. Mais il chantait les fleurs et les oiseaux du paradis. Il demandait qu'on plantât des arbres sur les boulevards et que les aliénés, dans les asiles, s'éveillent au son de la musique. Il aimait les couleurs; il a barbouillé son œuvre de vermillon, de jaune d'œuf et de vert pomme.

Un drôle de bonhomme.

#### Witloof et doryphore

Quand le doryphore, cet ennemi de la pomme de terre nationale, se fut installé dans la déclaration gouvernementale, ce fut une belle risée : « Et je te fusille le doryphore par-ci.. et je te noie le doryphore par-là. » A vrai dire, nos connaissances en fait d'entomologie sont tout juste suffisantes pour nous permettre de ne pas confondre ce fâcheux coléoptère avec le monstre du Loch-Ness.

Et voici que le programme de rénovation économique nous engage à compléter notre bagage de botanique, si l'on peut dire et pour autant que la culture maraîchère soit un compartiment de la science chère à Linné. Il n'est bruit, dans le landerneau, que du witloof.

— Le witloof? Kèksèkça?

Une variété d'endive, assurent les uns. De chicorée, prétendent les autres. Et comme toutes les inventions sont le fait du hasard (Franklin et la pomme, Denis Papin et la marmite d'eau bouillante, Calino et le fil à couper le beurre), on raconte que le père du witloof ne dut sa « trouvaille » qu'à une distraction : il avait abandonné dans une cave de Schaerbeek, pendant les journées révolutionnaires de 1830, sous une couche de terreau qui devait les dissimuler, des chicorées : quand il s'aperçut de son oubli, les chicorées étaient ornées de « chicons ». Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, une grosse douzaine de villages brabançons vivent de la culture intensive du witloof, comme les paysans de la campagne de Malines vivent de la culture de l'asperge. Le witloof est contingenté; ce qui, pour un légume, est un titre de noblesse. On organise des expositions, des semaines de propagande où il est à l'honneur. Les ménagères sont invitées à le préférer, sur le marché matinal, à tout autre légume qui ne garantirait pas, comme lui, la prospérité maraîchère du plat pays.

Et c'est ainsi que le Gouverneement de M. Paul van Zeeland aura laissé, du moins dans le lexique du Belge moyen, avec le doryphore et le witloof, deux traces de son passage.

#### Dans la jungle

Le charpentier Hauptmann a expié, sur la chaise électrique, le crime d'avoir soulevé d'indignation la conscience universelle. Sa mort était un exemple, pensions-nous. Elle allait désarmer le voleur d'enfants, le sinistre et américain *kidnapper*. Mais non! La loi de la jungle est encore bien vivante. Comme la haine. Cette loi qui veut que des monstres, poussés par la soif de l'or, arrachent les petits enfants des bras de leur mère.

Le nouvel attentat qui épouvante le monde civilisé, cet assassinat d'un garçonnet qui avait été volé, un soir de réveillon, dans l'espoir d'une rançon en tant de mille dollars, dites-moi s'il ne fait pas monter, au front de tout être humain, le rouge de la honte? Car, si l'audace des malfaiteurs est sans bornes, c'est — peut-être — que l'indulgence des honnêtes gens frise la faiblesse. Aujourd'hui encore, dans certains Etats de cette Amérique livrée à l'armée du crime, on en est encore à discuter si — oui ou non — la peine de mort sera appliquée aux gangsters convaincus de *kidnapping*. Et rappelez-vous quelle fut l'attitude de pas mal de journalistes, lors du procès Hauptmann? Pour ces âmes sensibles (?), nul forfait, si horrible fût-il, ne mériterait la mort. Loin de nous l'idée d'excuser les impardonnables lenteurs de la procédure américaine dans une affaire judiciaire qui est présente à toutes les mémoires. S'il fallait que justice fût faite, encore était-il vain d'éterniser les débats du tribunal, l'angoisse des parents, voire la détresse de l'assassin. Mais autre chose est de châtier avec humanité, autre chose d'absoudre par faiblesse. Si des parents pleurent aujourd'hui sur le cadavre atrocement mutilé de leur petit garçon, c'est que des philanthropes vertueux et des quakeresses au cœur tendre prétendent s'insurger contre cette loi qui veut que, dans la jungle, le tigre ne mérite qu'un bal de winchester, entre les deux yeux.

#### Une histoire marseillaise

... Et qui a le mérite d'être vraie.

Connaissez-vous cet opéra (ou cet opéra-comique) : *Messaline*? Avec un nom pareil et de pareilles garanties historiques, ce pourrait fort bien être de Massenet. Et l'on imagine aisément le chœur des courtisanes, l'entrée des sénateurs, le ballet avec pluie de roses, la grande scène du II ou un Barbare roux, qui doit être le ténor et pousser le contre-ut, presse sur sa poitrine l'impératrice pâmée.

Toujours est-il qu'on jouait *Messaline* au Grand Théâtre de Marseille.

Le Grand Théâtre de Marseille, ce n'est pas le Capitole de Toulouse. Mais c'est mieux. S'il faut en croire, du moins, Marius et Olive, à l'heure où ils prennent le pastis, chez Escartefigue, sur le Vieux-Port. Il n'y a qu'à Marseille, pêcheur! que la *Traviata* se « chann'te » à l'octave supérieur et que le grand air de la « Calomnie », dans le *Barbier*, oblige la basse noble à se coucher par terre pour « descenn'dre » plus bas, encore plus bas.

Dans *Messaline*, on exhibe le tableau des sénateurs. Les sénateurs sont les figurants. Ils chanteront demain avec les cigarières de *Carmen*; ils ont chanté hier, sur la place publique de Wetzlar, dans *Werther*. Aujourd'hui, il s'agit de saluer l'entrée de Messaline. De saluer à la romaine, le bras tendu...

Eh bien! trounn' de l'air, c'est ce qu'on va voir! Le bras tendu? Le salut fasciste?... Jamais de la vie! Les choristes du Grand Théâtre de Marseille ont leur dignité. Et ce n'est pas pour rien qu'ils ont voté à « goche », du côté du cœur, du côté du Front populaire...



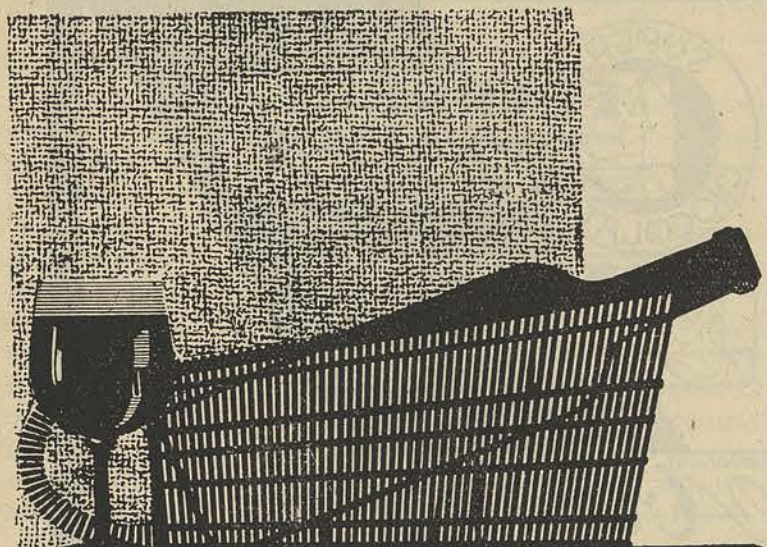
INCOMPARABLES  
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVA • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVA • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES



# VINS

*récolte 1931*

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

3<sup>25</sup>

4<sup>00</sup>

5<sup>00</sup>

★ Tous nos vins rouges de table sont garantis pur jus de raisin ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

# AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE · CLAES · BRUXELLES



*Sylvia*  
DUC  
CHOCOLAT-DUC-SYLVIA

CHOCOLAT DUC

*Sylvia*  
DUC

C'est pourquoi, l'autre soir, au Grand Théâtre de Marseille, quand l'impératrice débauchée s'avança, dans ses voiles, vers les Pères conscrits, les spectateurs purent voir se lever une forêt de poings fermés : c'était le Front populaire du syndicat des figurants qui abolissait, à sa façon, le salut fasciste!

## Politique de Gide

Non seulement André Gide n'est pas de ces auteurs qui n'ont rien à dire en dehors de ce qu'ils ont vu, mais il est bien plutôt de ceux que la réalité n'affecte que dans la mesure où elle ébranle par quelque endroit leur sensibilité secrète. Les idées, pour l'atteindre, le toucher, prennent d'ailleurs la même voie. Aussi l'intérêt d'un livre, comme celui qu'il a écrit, *Retour de l'U. R. S. S.*, tient-il précisément à tout ce que Gide avait à dire *avant d'avoir vu*, aux questions, aux problèmes qu'alors il se posait, et qui sont ses questions, ses problèmes, car il est manifestement impuissant à les poser d'une autre façon (1).

Le communisme de Gide est, en effet, quelque chose d'assez particulier. A qui lui disait, un jour, que certaines de ses pages sont imprégnées du pur esprit marxiste, il répliquait : « Allons, tant mieux! Ainsi soit-il. Mais, je vous en prie, si je suis marxiste, laissez-moi l'être sans le savoir. » Etranger à la doctrine révolutionnaire comme, au reste, à toute pensée politique, Gide croit avoir tout dit sur le capitalisme, quand il y dénonce « un système social qui crée et protège les rentiers » — opinion pour le moins naïve, et qui représente pourtant ce que Gide a de plus *sincère* et de plus « authentique » à en dire. Les rentiers! C'est le monde auquel, lui, Gide, appartient, c'est son monde, sa famille, ce sont les siens, tous ses parents dont, écrivain, il n'a cessé de déceler les laideurs, les petitesse, les tares, le conformisme hypocrite, et dont il s'est moralement séparé, — *familles, je vous hais* — mais dont il reste par l'argent, les privilèges, par ce qui fait de lui un « bourgeois ». Après en avoir joui, y avoir trouvé les facilités, les loisirs, l'oisiveté nécessaires à son œuvre, voilà qu'au soir de la vie, cette aisance lui est devenue soudain intolérable; et c'est d'avoir à se féliciter de l'état des choses, de « se sentir du bon côté », en un mot d'être heureux, qu'il n'a plus pris parti.

Depuis cinq ans, M. André Gide en a trop souvent renouvelé l'aveu pour qu'on ne croit pas à ses scrupules et qu'on doute, à défaut d'autres preuves, de sa sincérité d'intention : « Je sens, dit-il, je sens aujourd'hui gravement, péniblement, cette infériorité de n'avoir jamais eu à gagner mon pain, de n'avoir jamais travaillé dans la gêne... Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur. » N'insistons pas sur la conception singulière que M. Gide se fait du bourgeois; il ne saurait le voir que sous l'espèce du « rentier » paresseux, veule, jouisseur, insoucieux d'autrui, et sans doute ses plus précis souvenirs de famille sont-ils là pour le fournir de traits pertinants.

Gide ne pense rien, en effet, qui ne lui soit particulier. Passe-t-il aux questions sociales, c'est par le biais de la psychologie la plus individuelle qu'il les aborde. Pour ne pas se méprendre sur son véritable propos, il convient de ne pas quitter l'ordre de l'autobiographie, de la confession, des aveux : cela seul est de son res-

sort. Ainsi — et parce qu'« il n'est presque plus rien en lui qui ne compatisse » — a-t-il récemment découvert la misère; jusqu'alors il en avait profité sans même s'en douter. Comme pour apaiser le scrupule qu'il en éprouve, il se reconnaît « une répugnance native à toute possession particulière, à tout accaparement » (les deux mots sont pour lui synonymes); et de cette disposition intérieure, de cette inclination vertueuse, de cet esprit de pauvreté qu'il trouve en soi, il conclut contre le régime de la propriété.

C'est qu'à vrai dire, le problème de la vocation — comme celui de la perfection, de la béatitude — n'a jamais cessé de se poser pour André Gide. Son langage est celui de l'ascèse, de la mystique chrétienne, celui d'un *appelé*, d'un *élu*, qui n'a utilisé ses dons que pour la subversion, la corruption de ces valeurs évangéliques qui, malgré tout, le tiennent. Réformateur, il avait cru d'abord qu'il suffirait de changer l'homme, les hommes, chaque homme, pour le faire, dès ici-bas, accéder à la félicité, au royaume de Dieu. La question morale lui importait plus alors que la question sociale. Depuis, André Gide s'est laissé convaincre que « l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions ne l'y invitent et ne l'y aident » : voilà ce qu'il accorde au matérialisme historique. Mais il s'agit toujours pour lui de « mener à perfection l'espèce humaine », de lui « restituer Christ », à tout le moins ce qu'il entend par là. Son dessein reste religieux. « Dans communisme, il y a communion », dit-il; et si, transcendant l'individualisme, tout en y restant fidèle, Gide a fait un acte de foi et d'amour dans l'U. R. S. S., c'est qu'il y voyait une sorte de réalisation terrestre des principes évangéliques, un accomplissement humain des béatitudes, de cette religion de bonheur, *hic et nunc*, dont il s'est fait l'apôtre : « Là-bas, disait-il, une expérience sans précédent était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité tout entière. » Pour assister à ce renouveau, il valait « la peine de vivre, de donner sa vie pour y aider ».

C'est là ce qui fait le pathétique de l'aventure d'André Gide en U. R. S. S. Ni marxiste, ni révolutionnaire de doctrine, sa foi communiste a eu, pour naître, besoin de réalisations positives : l'U. R. S. S. a été la révélation de cette foi : « Qui dira, s'écrie-t-il, ce que l'U. R. S. S. a été pour nous? Plus qu'une patrie d'élection : un exemple, un guide. Ce que nous rêvions, ce que nous osions à peine espérer, mais à quoi tendaient nos volontés, nos forces, avait eu lieu là-bas. Il était donc une terre où l'utopie était en passe de devenir réalité. » Et l'on pouvait dès lors se demander, comme le faisait un jeune militant marxiste, mort il y a deux ans, Claude Naville, « ce qu'une telle foi eût été si la révolution d'Octobre eût échoué, ce qu'elle deviendrait si l'U. R. S. S., rompant définitivement avec le socialisme, s'écroulait ». Après son retour de Russie, où il a eu « moralement si chaud et si froid », qu'est devenu le communisme de Gide?

Entre tant d'objets d'inquiétudes, de doutes, d'interrogations douloureuses, ce que nous savons des motifs de sa conversion nous autorise à penser que rien n'a dû autant le décevoir que la manière dont, en U. R. S. S., on a résolu le problème du bonheur, problème gidien par excellence : « Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes. » Voilà, de l'aveu d'André Gide, les principes de la vie soviétique en 1936. « L'important ici, dit-il, c'est de persuader aux gens qu'on est aussi heureux que, en attendant mieux, on peut l'être; de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs. L'on n'y peut arriver qu'en empêchant soigneusement toute communication avec le dehors (j'entends là par delà les frontières). Grâce à quoi, à conditions de vie égales, ou même sensiblement inférieures, l'ouvrier russe s'estime aussi heu-

(1) Voir la *Revue Catholique* du 18 décembre 1936.

reux que l'ouvrier en France. Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et d'ignorance. » Et Gide de conclure : « Jusqu'à nouvel ordre et, tant que les choses n'iront pas mieux, il importe au bonheur des habitants de l'U. R. S. S. que ce bonheur reste à l'abri. »

Mais, surtout, lui qui disait tant souffrir de ne voir ici que détresse, quelle n'a pas été sa peine de retrouver ces « stigmates de la misère » dans l'U. R. S. S. d'aujourd'hui, où, « avec la restauration de la famille (en tant que « cellule sociale »), de l'héritage et du legs, le goût du lucre, de la possession particulière, reprennent le pas sur le besoin de camaraderie, de partage et de vie commune » : « Comment, dit-il, comment n'être pas choqué par le mépris ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté » marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et femmes « de journée », et, j'allais dire : des pauvres ? Il n'y a plus de classes, en U. R. S. S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : *c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S.* »

Alors, après cette expérience cruelle, que demeure-t-il de sa foi communiste ? Sous sa protestation, où les critiques habituelles aux trotskistes se mêlent curieusement à ses propres réactions de bourgeois libéral, on retrouve ce que Gide avait engagé dans l'aventure avant d'aller en U. R. S. S. : une sorte de socialisme idéal, amalgame de faux dogmes, de spiritualité dévoyée, d'aspirations à l'innocence, c'est-à-dire un acte de foi dans les formes de civilisation les plus rudimentaires. La réalité l'a déçu : il lui reste l'utopie.

HENRI MASSIS.

## Hitlérisme et Catholicisme

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'applaudir le comte d'Harcourt, tandis qu'il précisait, à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier et Grandes Conférences littéraires (1), ses accusations contre l'Évangile de la Force, c'est-à-dire contre les consignes antireligieuses du nazisme, n'apprendront ici rien de nouveau, puisque cet article ne veut être qu'un pâle résumé du livre qui vient de paraître, chez Plon, avec ce sous-titre *Le Visage de la jeunesse du III<sup>e</sup> Reich*, et dans lequel un des connaisseurs les plus avertis de l'Allemagne contemporaine dénonce le péril que font courir à la civilisation dont nous sommes fiers les fanatiques de Wotan. M. Robert d'Harcourt n'apporte point à la barre, d'ailleurs, cet esprit partisan qui finirait par rendre sympathiques les victimes d'un « Pertinax ». A l'heure actuelle, il souffle, en France, dans certains milieux de droite (et nous songeons surtout à l'*Echo de Paris*, organe de Henri de Kerillis et — dit-on — de l'état-major), un vent de germanophobie rabique et prorusse. Ce qui ne laisse point d'inquiéter les Belges que nous sommes. Il est faux de dire, d'écrire, de claironner que les Français de M. Léon Blum — de M. Miroboléon Blum —

(1) Nous publierons dans notre prochain numéro le texte de cette remarquable conférence.

doivent s'appuyer, bon gré mal gré, pour faire pièce à l'Allemagne hitlérienne, sur l'armée rouge. Le diable reste le diable et c'est toujours un fâcheux partenaire.

Dans l'*Évangile de la Force*, du comte d'Harcourt, vous ne trouveriez point de ces jugements définitifs et sommaires : « Contre Berlin, avec Moscou. » Parce qu'il se soucie de la vérité par la nuance, l'enquêteur ne manquera pas de signaler l'impression « d'estime » que force le spectacle d'une jeunesse enthousiaste et généreuse, qui méprise la douceur de vivre et accepte joyeusement toutes les rançons d'une consigne grégaire. Il ne conviendrait point, au demeurant, d'exagérer dans le sens de la sympathie. Parler de l'Allemagne en toute sérénité est devenu, en cet an de disgrâce 1937, chose très délicate. Les événements d'Espagne ne sont pas faits pour simplifier les données du problème. Nous parions tous pour Franco, c'est entendu ! De tout cœur, nous souhaitons le triomphe des « blancs » sur les « rouges », de la civilisation contre la barbarie. Mais, d'autre part, ces « Maures blonds » qui combattent dans les jardins de Madrid ont bien été formés par les officiers de la Reichswehr. Hitler, s'il soutient l'Espagne nationale, se fera payer son appui. D'où il résulte que notre attitude, à nous Belges, doit être d'extrême prudence. Le danger allemand est une réalité. La Prusse est encore la Prusse : nation de proie. Et nous devons souhaiter que l'axe de défense de notre Occident menacé ne passe ni par Berlin, ni par Moscou, mais par Londres-Paris-Rome (à cette réserve près que la France doit s'amender radicalement si elle veut avoir son mot à dire dans ce *gentlemen's agreement* à trois qui devrait bien s'ouvrir à la Belgique quatrième.

Mais ce n'est pas notre propos d'épiloguer ici sur la politique des alliances nécessaires. Si nous tâchions, plutôt, d'extraire des chapitres substantiels du comte d'Harcourt quelques-unes de ces vérités capables de dessiller les yeux aux admirateurs béats de la dictature hitlérienne. Il sera uniquement question, on y insiste, des rapports entre le temporel et le spirituel, entre le pouvoir et le catholicisme.

\* \* \*

Que ces rapports soient terriblement tendus, il suffit, pour s'en rendre compte, de rappeler que l'Allemagne d'aujourd'hui (et, plus encore, l'Allemagne de demain) vit dans le mépris le plus total des controverses confessionnelles *Pfaffengezänk* (criaileries de curés) : ainsi désigne-t-on, dans les sphères officielles, les luttes qui se déchaînent autour des prérogatives religieuses. A dire vrai, la jeunesse du III<sup>e</sup> Reich est à cent lieues du protestantisme et du catholicisme traditionnels. Pour elle, une seule religion : celle de la patrie allemande. M. Robert d'Harcourt la définit comme suit : « une expérience de Dieu basée sur le postulat du sang et de la race, et comme telle, seule vraiment adéquate au peuple germanique ».

La morale de cette religion racique se confond volontiers avec un romantisme de la dureté. Je m'étonne que le comte d'Harcourt n'ait point songé à Nietzsche. Zarathoustra conseillait déjà au surhomme, d'être « dur » ; et, d'autre part, cette détestation du christianisme, religion d'esclaves, religion du renoncement aux pieds du Crucifié, est déjà tout entière chez le philosophe de la « Volonté de puissance ». Il n'est point question d'exalter les droits de la mollesse. Vivre dangereusement à bien son prix. Et l'idéal d'une jeunesse casquée d'airain qui, un pli d'âpreté aux lèvres, serre les dents, cet idéal a sa beauté. Mais en divinisant le sang, le sol, les origines préniebelungiennes, les héros tombés sur le champ de bataille, le Führer-Messie, les chefs de file de la jeune génération ont porté un coup mortel

au christianisme, lequel, il ne faudrait pas l'oublier, s'identifie, pour tout nazi, avec la religion des Juifs abhorrés.

L'anticléricalisme porte ses fruits. Et tout un chapitre (le chap. IV) du volume de M. Robert d'Harcourt n'est qu'une longue suite de constats. D'où il résulte que « l'homme noir » est systématiquement sali par une presse stipendiée et dont l'inspiration vient en droite ligne des sphères gouvernementales. Aux procès de devises ont succédé des procès pour affaires de mœurs. Entre autres, ce *sexual Monstre-Prozess* de Coblenz (printemps 1936), où l'on put voir deux cent soixante-sept Pères franciscains traînés à la barre d'une Chambre correctionnelle spéciale, sur l'inculpation d'attentats à la pudeur massifs commis sur la personne de mineurs, pour la plupart dégénérés mentaux, confiés à leur garde!

Le Christ lui-même n'échappe pas à l'outrage : « Nous repoussons le Crucifix », s'écrie, aux acclamations d'une foule fanatisée, le pasteur Krause, lors d'une réunion tenue au Palais des Sports de Berlin. Des calvaires, au carrefour, sont attaqués par la pioche; on fracasse les lourdes croix de métal. Et l'évêque de Fribourg a pu comparer ces profanations sacrilèges aux exploits les plus inavouables des iconoclastes du Mexique ou de Barcelone.

Les jeunes gens surtout, les garçons et les fillettes sont sensibles à cette propagande anticléricale qui s'exerce par le truchement des revues illustrées à l'usage des moins de vingt ans. Des moins de quinze ans, aussi. Or les journaux ne nous apprennent-ils pas, cette semaine, qu'une ordonnance de justice vient de décider que l'âge de la « majorité religieuse » en Allemagne hitlérienne est désormais fixé à quatorze ans?...

Ces images de violence, le film les multiplie et les fait vivre. *Friesennot* (détresse des Frisons) est le dernier succès de l'écran germanique. On y voit, illustrée de façon saisissante, l'antithèse entre l'action et la foi. C'est dire que le film est farouchement antichrétien, l'Evangile de Jésus étant incompatible avec le dur crédo de l'action héroïque. Le comte d'Harcourt revient avec insistance sur cette antinomie foncière entre le renoncement à la lutte vitale (et c'est la conception chrétienne) et cet idéal de fierté qui guide l'homme allemand sur la voie du dynamisme. Dynamisme joyeux. Et l'on n'aurait pas de peine à retrouver ici un écho du paganisme jouisseur. Ce que les païens reprochaient à la religion nouvelle, c'était de sanctifier la souffrance nécessaire. Mais le jeune Allemand veut mordre et jouir, comme un loup. Il est piquant de constater qu'Adolf Hitler lui-même, dans *Mein Kampf*, proteste que son admiration va au Christ lutteur (*Streiter*), et non au Christ martyr (*Dulder*). Chez Alfred Rosenberg, le véritable pontife du régime, la haine de la Croix tournera au blasphème, pour ne pas dire à l'éruetation.

Très suggestives sont aussi les citations que fait le comte d'Harcourt des chansons de route : chansons d'étudiants ou de ces *Pimpfe* — enfants racistes — qui marchent déjà, crânes et délurés, sur le sentier de la guerre fraîche et joyeuse.

Le néo-paganisme va jusqu'à déchristianiser la fête de Noël. Le prestigieux arbre aux lumières, le *Tannenbaum* doit fêter la naissance de la vie; mais il s'agit bien de la Vierge Marie qui tient dans ses bras l'Enfant Jésus : c'est une vierge guerrière qui bercera désormais sur son sein dur l'enfant de l'homme nordique de l'âge de la pierre!

Comprend-on maintenant qu'il n'y ait plus de place, en Allemagne hitlérienne, pour les associations confessionnelles? M. Baldur von Schirach, le *Jugendführer*, n'a jamais dissimulé sa volonté d'unifier toutes les jeunesse allemandes dans la seule communion germanique, à l'exclusion de tout groupement protestant ou catholique. Les catholiques sont particulièrement visés. Une guerre d'usure est menée contre eux, avec la complicité plus ou moins avouée des pouvoirs publics. Les protestations de

l'épiscopat restent lettre morte. Et le comte d'Harcourt peut écrire, en tête d'un chapitre affligé, affligeant, ces mots qui sonnent le glas de la liberté religieuse : « le ghetto catholique ». Le ghetto, en effet! Car c'est bien au régime de la claustration que sont soumis les citoyens allemands — des citoyens de seconde zone — qui prétendraient maintenir l'ordre social catholique. Il n'y a qu'un ordre, il ne peut y en avoir qu'un : l'ordre nazi.

\* \* \*

Je n'ai pas épuisé, en ces quelques lignes, l'intérêt passionnant du livre-témoignage de M. Robert d'Harcourt. L'enquête sur la situation faite aux catholiques se complète par des aperçus fort pénétrants touchant l'antiintellectualisme du III<sup>e</sup> Reich.

A l'heure où tout est remis en question dans l'équilibre des alliances, quand tant de Français, — et de Belges, — hier germanophobes, se demandent s'il ne convient pas de chercher, contre Moscou, l'appui du glaive germanique, des ouvrages comme celui-ci sont à méditer. M. Robert d'Harcourt n'est pas le reporter brillant et pressé qui croque sur ses tablettes des « choses vues ». Par delà la façade, par delà les visages (et la façade a quelque chose de solide, et les visages ont quelque chose de superbement martial), il prétend descendre au fond de l'âme. L'âme allemande! Gouffre insondable, ont dit les uns. Mais il a suffi de quelques pierres adroitement lancées dans les eaux profondes : et l'écho nous a renvoyé les airs de fifre et des chants de bravade. La jeunesse du III<sup>e</sup> Reich est toute prête à se battre pour ces divinités du Walhalla qui promettent l'hydromel et la cervoise aux héros morts. A la religion du Christ s'est substituée une foi aveugle dans un néo-paganisme brutal et conquérant. L'Allemand ne veut pas mourir dans son lit; mais il entend bien ne pas mourir avant d'avoir plongé dans le sang de son ennemi l'épée de Siegfried. Et cet ennemi s'appelle aussi le chrétien. A tous ceux qui regardent du côté de l'Allemagne hitlérienne, nous conseillons la lecture de *l'Evangile de la Force*. Puissent-ils comprendre que Berlin n'est pas un rempart, mais une menace. Notre civilisation d'Occident, notre civilisation chrétienne se sauvera toute seule. Ou elle périra.

FERNAND DESONAY.  
Professeur à l'Université de Liège.

---

## Lucien ROMIER

---

M. Lucien Romier a beaucoup aimé l'histoire. D'un amour précoce autant qu'impérieux : n'a-t-il pas confessé naguère que, né dans une grange du XV<sup>e</sup> siècle par miracle à peu près intacte, la curiosité le prit, dès l'âge de raison, d'en fouiller le passé? Aussi, après d'exemplaires disciplines, — Sorbonne, Ecole des Chartes, Ecole des Hautes Etudes, Ecole française de Rome, Institut français d'Espagne, à Madrid, — M. Lucien Romier, possédé par son démon, nous gratifia-t-il en peu d'années d'une importante et remarquable œuvre historique. Coup sur coup, son *Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France*, ses *Lettres et Chevauchées du Bureau des Finances de Caen sous Henri IV*, ses *Origines politiques des guerres de religion*, son *Royaume de Catherine de Médicis*, sa *Conjuration d'Amboise*, ses *Catholiques et Huguenots à la Cour de Charles IX*, vinrent affirmer une maîtrise grandissante. A travers ces ouvrages, parmi les plus forts et les plus neufs de la littérature historique contem-

poraine, la critique se plut à saluer et le rare écrivain, et l'évocat du passé rompu aux méthodes critiques, d'une érudition toute bénédictine, mise au service d'un puissant esprit de synthèse. L'Académie des Sciences morales, en couronnant Jacques d'Albon de Saint-André, l'Académie des Inscriptions, par l'hommage du premier Grand Prix Gobert aux *Origines politiques des guerres de religion* et au *Royaume de Catherine de Médicis*, ne firent qu'entériner le suffrage du public. Au front du chartiste se précisait l'aurore du véritable historien.

Un jour, sous le titre de la *Journée industrielle*, un nom surprit : Lucien Romier, rédacteur en chef. Et certains songèrent avec mélancolie aux autels désertés...

Du temps coula. De sa tribune de la *Journée industrielle*, l'historien, devenu journaliste économique, signait des articles remarquables. Aux producteurs il énonçait une théorie raisonnée de l'économie, il livrait une doctrine, une orientation, une méthode pour argumenter, pour prévoir et pour s'informer. Il prenait figure de conseiller, de guide, d'organisateur de l'industrie, du commerce, de l'agriculture. Un historien ? Pourquoi non, s'il sut, pour employer ses propres termes, « se placer, s'enraciner dans le milieu de la production et du travail, en partager la vie, en épouser les réflexes, s'associer à ses vicissitudes » ? Réussite normale, en somme, puisque en ce qui devait le servir, « c'est la formation même de son esprit, sa discipline, appréciables non comme des fins en soi, mais comme des instruments pour discerner et saisir les faits vivants ».

Mais, de la *Journée industrielle*, M. Lucien Romier passa au *Figaro*. Comme directeur politique, tout simplement. Et, en 1925, les « Cahiers verts », de Grasset, publièrent sa magistrale *Explication de notre temps*.

Succès immédiat : en quelques mois, sans battage, plusieurs éditions.

Depuis, comme chaque année ramène son printemps, chaque année M. Lucien Romier nous a offert, dans un volume riche d'idées et de nuances, ses solutions aux problèmes qui nous obsèdent. Pour l'heure, la pensée de cet homme est de celles sur qui s'oriente une foule innombrable : elle est cime et direction. La définir, c'est définir et comprendre toute une élite de notre temps.

Servir. Ce verbe, si souvent repris sous la plume de M. Romier, n'éclairerait-il pas toute son œuvre, ne résumerait-il pas ses aspirations ? Dans la préface d'*Explication de notre temps*, l'auteur disait : « La volonté de construire n'est rien sans la science de construire. La science même de construire ne vaut que par la connaissance préalable du terrain, du milieu et des besoins à satisfaire. L'essai ci-après n'est pas une tentative pour élever le monument de notre renaissance, qui surgira, non des écrits, mais des actes. Il comporte un simple effort d'observation et de réflexion, avec les habitudes de l'esprit historique, mais aussi avec la foi d'un Français, pour discerner, sur le sol de la Patrie, les endroits où bâtir. Peut-être offrira-t-il quelque utilité à ceux-là mêmes qui, déjà, ont l'outil en main. »

Dans la même œuvre, nous pourrions trouver d'autres témoignages qui montrent que M. Romier n'a rien du mandarin dilettante. Il croit à la mission de l'écrivain. « Devant nous crouissent les sources d'une foi moderne qui attendent d'être captées. La tâche des écrivains, dans l'élaboration d'un grand siècle, nous apparaît primordiale. » Et plus tard, dans *Qui sera le maître ? Europe ou Amérique ?*, Romier écrira : « On proclama longtemps que le savant ou le philosophe devait vivre séparé de la masse, en ermite ou en émigré moral. On confondait ainsi la solitude et le désintéressement. Pour la spéculation de l'esprit, le désintéressement suffit. Les masses modernes ne sont pas fermées aux idées mais elles ne les veulent et ne les comprennent que dans le cadre de leur expérience, c'est-à-dire de leurs préoccupations constantes

et vitales. Il s'agit, non de soumettre la pensée aux tendances des masses, mais de répondre aux questions que posent les masses ».

C'est à ces questions que répondait M. Romier dans son *Explication de notre temps*. C'est à ces questions qu'il a continué de répondre dans les beaux livres que son puissant et tenace labeur nous a donnés ensuite.

Servir, loi du succès, aussi bien dans l'ordre de l'activité intellectuelle que dans celui de l'activité matérielle. Voici la conclusion de *L'Homme nouveau* : « Le problème n'est donc pas de maintenir l'opposition qu'imaginèrent les romantiques, entre l'activité matérielle et l'activité intellectuelle. Il est, au contraire, de les fortifier l'une par l'autre. Pour cela, le progrès économique, à mesure qu'il s'étend, doit garantir les moyens d'existence de l'intellectualité. Mais le progrès économique ne soutiendra l'intellectualité que si elle-même s'inspire des besoins réels de la civilisation présente, qu'elle a mission de guider, de perfectionner, de sauvegarder. Bref, les « intellectuels », dans chaque nation comme dans l'univers, quand il s'agit de faire prévaloir leur maîtrise, dépendent de leur propre zèle à servir, au sens noble du mot, l'humanité vivante et la société à laquelle ils appartiennent.

» Cela ne veut pas dire qu'ils aient à faire sur commande des travaux de portée pratique ; non plus qu'ils soient obligés de soumettre leur inspiration à des objets et à des limites pré-établis. Cela signifie qu'ils doivent appliquer leurs facultés, fussent-elles détachées de toute fin immédiate, non à des spéculations de jouissance égoïste, mais à des recherches qui concordent avec les inquiétudes et les efforts de leur milieu. Comment les « intellectuels » resteraient-ils les guides de l'humanité si, d'abord, ils se mettaient hors de la vie où elle chemine ?

» Cette dépendance effective suffirait à prouver que l'esprit, pour exercer une influence et obtenir une suprématie, ne peut faire abstraction du bien d'autrui.

» A vrai dire, l'intellectuel isolé ne saurait résister longtemps à la pression de son milieu, non plus qu'aux exigences matérielles de sa propre vie, dans un monde où l'indépendance de toute personne est compensée par l'indifférence des autres personnes à son égard. Il ne saurait même entretenir et renouveler les sources de son intellectualité sans communication directe avec les hommes de son temps. Il lui faut servir ou périr... »

\* \* \*

Servir : loi du bonheur. « Le bonheur profond et durable, écrit encore M. Romier dans *Qui sera le maître ? Europe ou Amérique ?*, ne consiste pas à jouir, il consiste à être fort, à inventer, à construire, à féconder, à dompter la matière, à diriger consciemment sa propre activité ou celle des autres, à connaître et à enseigner la supériorité du caractère humain. »

Rendons cette justice à M. Romier qu'il a bien servi. Historien, essayiste, économiste, mais par dessus tout philosophe et moraliste, il a, sans désespérer, consacré son magnifique talent à la défense des plus nobles causes. Et, tout d'abord, à la défense de notre civilisation.

Pour lui, il n'est que deux sortes de sociétés : les sociétés fondées sur la dignité humaine et les sociétés fondées sur l'esclavage. Une forme moderne de l'esclavage, c'est « le culte exclusif de la science appliquée, de la Technique avec un grand T, c'est l'effort continu, méthodique, pour adapter toutes les formes sociales aux besoins non plus de l'individu, mais de la masse humaine, esclave, précisément, de la technique et des machines ». Cette civilisation mécanique, gloire des Etats-Unis, espoir de la Russie, M. Lucien Romier voit bien qu'elle envahit, qu'elle submerge peu à peu l'Europe. Certes, il sait qu'on n'arrêtera ni l'essor du machinisme ni les transformations qu'il emporte pour l'univers entier. Mais il sait aussi quels poisons cette civilisation mécanique recèle,

notamment pour l'Europe, « qui est surtout un produit de l'histoire, le support d'une tradition intellectuelle et morale ». Et puisque, fatalement, la machine étendra son pouvoir, — réjouissons-nous si c'est « pour libérer l'homme d'embarras grossiers et lui permettre d'atteindre plus d'indépendance dans ses œuvres et plus d'élévation dans sa recherche du mieux »; — que reste sauve la personnalité de l'homme pour « contrôler le pouvoir de la machine suivant les règles de la supériorité humaine qui sont les lois de l'esprit, de la famille et de la charité! »

Lois de l'esprit, de la famille et de la charité : voilà les trois positions conservatrices que M. Romier entend défendre à tout prix.

Lois de l'esprit. « Tandis que le souci économique obsède de plus en plus les masses humaines, un grand débat agite les aristocraties dirigeantes : la pensée, la spéculation et la recherche désintéressée conserveront-elles leur rôle prééminent et nécessaire? Si elles le conservent, par rapport à quel objet l'esprit doit-il affirmer sa fonction prééminente et nécessaire? »

» Sur le fond du débat, il n'y a pas de doute. Sans pensée, spéculation et recherche désintéressée, donnant un sens et fixant un but aux actes personnels ou collectifs, les hommes ne tarderaient pas à perdre tout élan créateur, à subir exclusivement le poids de leur penchant au moindre effort et les caprices de la nature. Le matérialisme même, en tant qu'il traduit un calcul purement intéressé de la vie sociale, ne peut se soutenir longtemps que s'il est animé par l'idée de progrès, lequel implique le consentement à certains sacrifices du présent pour un avenir meilleur. Au surplus, si vous mettez la pensée, la spéculation et la recherche en dépendance des intérêts immédiats, elles perdront aussitôt leur force propre et leur valeur de direction.

» C'est donc un décisif problème pour nos sociétés modernes, que de maintenir ou de restaurer en elles le commandement vital de l'esprit. Le problème principal pour les peuples qui veulent répandre ou imposer leur influence spirituelle, est, aussi bien, de savoir comment concilier la suprématie de l'« intellectualité » en général et leurs ambitions intellectuelles en particulier avec la diffusion croissante du matérialisme utilitaire.

» Or, sous son double aspect, — sauvegarde des valeurs de l'esprit, conquête de l'influence spirituelle, — le problème n'est soluble que par l'intervention d'un principe d'altruisme et de charité. »

La deuxième position que Lucien Romier entend défendre à tout prix est celle de la charité, « de l'humanité, ou plutôt, comme disaient nos pères, de l'humanisme. Les lois de la mécanique, le souci constant de gagner plus d'argent et d'économiser plus de temps refoulent peu à peu de nos mœurs le respect, la sympathie ou simplement la politesse envers autrui. Comment parler d'amitié, de charité, de courtoisie à des automates ou à des « obsédés »?

» La brutalité des machines qui commandent aux gestes humains n'a plus de limite que dans la brutalité des contrats qui commandent aux rapports d'argent. Ainsi les hommes ne sont plus liés que par la nécessité matérielle ou l'intérêt calculé. Disparaissent les vertus sociales qui faisaient le prix même de la société. Les personnes sont réduites à la fonction d'éléments arithmétiques, mécaniques ou juridiques. Autant dire que la civilisation, en devenant trop utilitaire, perd son agrément et, par conséquent, son utilité profonde. Ce n'est plus qu'un système de police, au service d'une forme d'activité exclusive et terre-à-terre.

« Or un groupe constitué sans humanité, sans charité, sans amitié, sans camaraderie même, peut bien rester uni, quelque temps, pour exploiter des richesses naturelles ou construire des entreprises fructueuses. Il ne manque pas moins de cohésion réelle. Il ne résistera pas à la pression ou à l'assaut d'autres groupes qui posséderont, en même temps que la puissance technique, cette solidarité et ce rayonnement incomparables qu'a toujours donné à l'homme l'amour du prochain. »

La troisième position conservatrice que défend M. Romier est celle de la famille. « Comme celle de l'esprit, cette position subit les attaques à la fois du socialisme et d'un certain capitalisme. L'un et l'autre ne veulent connaître dans l'homme que « l'agent économique », détaché, pour produire, consommer et accroître le bien-être de la masse, de ses liens sentimentaux et familiaux. Mais tout idéal, tout héroïsme, tout véritable effort supposent une préférence, un choix, un sentiment, une affection. Abolir cette part de l'homme serait briser le ressort de l'homme, lui ôter même le goût de la vie. On n'y réussira pas : on substituerait simplement à des affections ordonnées des passions anarchiques. Au surplus, seule la tradition fortifie les caractères individuels et fixe la continuité des desseins collectifs. Or, aucune tradition ne peut vivre sans le secours de la famille. »

\* \* \*

Mais ce champion de la plus pure tradition sait de reste, en bon historien, que « l'humanité, comme toutes les forces et les manifestations de la nature, obéit à des cycles plus ou moins amples, plus au moins étendus, plus ou moins complexes. Comment l'homme ne changerait-il pas, quand l'organe même de la pensée humaine, le cerveau, subit un rythme de travail aussi différent de son rythme d'autrefois que peut être différent un avion d'une diligence? »

Puisque tout change, les élites, dont la mission est de guider, de perfectionner et de sauvegarder la civilisation, doivent, elles aussi, évoluer : « La décadence d'un peuple commence quand les dirigeants de ce peuple, conseillers politiques et aristocratie sociale, prétendent que rien ne doit plus changer. Ainsi la « tête » du peuple renonce à créer. Son effort s'emploie à défendre vainement des formules proclamées immuables contre la vie qui est toute mobilité. »

Qui est toute mobilité, maintenant surtout. Et pourquoi? « Le plaisir de changer tient à l'affaiblissement de nos anciennes certitudes, qui ne nous permet plus d'atteindre, par la contemplation d'un horizon immuable ou l'observance de coutumes une fois fixées, les plaisirs d'unité que préféreraient nos aïeux, en communion avec l'harmonie profonde des choses et leur durée. L'homme d'autrefois exaltait son énergie à l'idée que son œuvre individuelle pourrait participer d'une sorte d'absolu et durer plus que lui-même. L'homme d'aujourd'hui s'impatiente dès qu'il se sent prisonnier de son propre état, parce qu'il sait que cet état est relatif et que plus les circonstances l'y attachent plus elles le privent des jouissances matérielles, des découvertes de l'esprit ou des expériences du goût que lui promet, précisément, la relativité nouvelle des façons de connaître, d'agir et d'aimer. Notre ambition n'est plus de nous fortifier dans un mode d'existence consacré et d'en étendre la portée au delà de nous-mêmes, elle est, au contraire, d'éprouver, réellement ou par l'imagination, le plus grand nombre de modes d'existence différents, à la recherche du nouveau qui nous fait oublier l'absence du certain.

» La science, à mesure qu'elle se vulgarise, répand dans l'esprit des hommes, dans le rythme de leur civilisation, dans l'aspect même du décor où ils se meuvent, un principe de relativité, qui rend les plaisirs aussi changeants que les besoins sont éphémères, les rencontres imprévues et les inventions rapides.

» Combien de temps subirons-nous cette instabilité? Pendant la vie de deux ou trois générations, peut-être. Puis, les restes du passé ayant tout à fait disparu et la civilisation nouvelle étant uniformisée, les ruptures de traditions ou les heurts d'expériences, qui favorisent aujourd'hui le sautillerment de notre curiosité, cesseront. L'énergie de variation se ralentira, et les hommes se soumettront, pour quelques siècles, aux exigences constantes, matérielles et intellectuelles, du cadre qu'ils sont en train de former. »

Pour une pensée curieuse, ouverte et dynamique comme celle de M. Romier, quelle bonne fortune que d'assister à l'avènement d'un monde nouveau, quelle joie pour son âme d'apôtre de nous guider, à travers le chaos, vers le but qu'il juge utile à tous! « Aimez votre temps! » ne cessait de répéter Lacordaire. M. Romier aime son temps et veut le servir. Comme Etienne Lamy, il pense que « nous ne sommes pas créés pour habiter les tombeaux des morts, mais pour élever des demeures nouvelles sur la terre des vivants ». Accueillant aux nouveautés vitales, il en fait son miel, il en extrait l'élément assimilable pour l'incorporer dans la tradition. Ainsi s'affirme-t-il le pur produit du classicisme.

Cette éducation classique dont il est la fine fleur, on se doute de quel culte il l'entoure. Sa dilection ne l'empêche cependant pas d'en discerner les faiblesses actuelles. Voici comment il les dénonce en opposant l'éducation classique à l'éducation technique, mercantile ou professionnelle, à fin purement utilitaire : « L'autre système d'éducation, qui ne subsiste plus guère que chez les peuples où prédomine encore la tradition classique, est fondé, au contraire, sur le principe d'une culture désintéressée, sinon abstraite, ignorant et méprisant le gain. Education hautement intellectuelle, mais qui, pour mieux sauvegarder l'intelligence, la prive de son objet vivant.

» L'éducation dite classique, enfermée dans la contemplation de modèles qui n'ont plus de répondants actuels et dans la recherche d'un idéal qui ne peut plus se réaliser de notre temps, est aussi responsable des maux présents que l'éducation utilitaire. Responsable doublement : responsable d'abord de l'inexpérience des classes cultivées au regard d'un monde qui se montre d'autant plus cruel à leur endroit qu'elles semblent le braver, responsable, ensuite, de l'émigration des « clercs » hors de la civilisation active et, par conséquent, de l'absence de prévision vraiment intellectuelle dans la conduite du néo-capitalisme.

» N'est-il pas frappant, par exemple, que presque tous les hommes d'Etat d'éducation classique, qui prirent part aux négociations internationales et aux règlements des problèmes nationaux depuis la guerre, ont manifesté ou même avoué leur inaptitude à comprendre les grands problèmes de leur temps, économiques et financiers?...

» Une éducation tournée vers le gain et les ambitions matérielles, mais dépourvue de toute prévoyance philosophique concernant les conditions d'équilibre ou de durée de la société dite capitaliste, et privée ainsi de sauvegarde intellectuelle; une autre éducation, tournée, en sens contraire, vers la routine classique et l'intellectualité rétrospective, dédaigneuse des données présentes de la vie et, par là, incapable d'assumer une direction effective des chances du monde actuel... Quoi d'étonnant, dans ces conditions, si le capitalisme a été laissé à l'aventure? »

Intellectuel de haute classe plongé dans la vie trépidante, M. Lucien Romier, à la fois homme de tradition et de progrès, aborde tous les problèmes de notre temps, quels qu'ils soient, sans préjugé ni parti pris. Ne nous avait-il pas d'ailleurs, dans ses ouvrages d'histoire, donné la preuve de sa parfaite objectivité? Et quel sujet plus délicat que les guerres de religion? Le pli est pris : M. Romier ne saurait se départir des habitudes de l'esprit historique. En face du monde, il est pareil au physicien devant une expérience : intéressé, mais sans passion.

De l'objectivité de notre auteur, on pourrait citer mille exemples : n'en retenons qu'un.

Grand voyageur, — que de richesse ses livres tirent de ses pérégrinations dans l'espace comme dans le temps! — M. Lucien Romier, après beaucoup d'autres, découvrit l'Amérique. Rencontre pleine de périls, surtout pour un Européen d'éducation classique. M. Georges Duhamel n'est pas le seul à avoir porté sur les Etats-Unis des appréciations aussi sommaires qu'erronées. Conscient

de ces périls, M. Romier, pour contempler d'un œil objectif la grande république nord-américaine, se voulut, au débarqué, une âme vierge et neuve, libérée des préjugés politiques et sociaux du vieux monde. Récompense d'un effort méritoire, *Qui sera le maître? Europe ou Amérique?* est, sans conteste, l'une des œuvres qui nous fait le mieux comprendre l'âme de l'Américain et dégage, avec le plus de netteté, la leçon de son expérience.

Faire comprendre, puis dégager la leçon : manière constante de M. Romier.

Pour faire comprendre, son esprit pénétrant remonté aux causes les plus lointaines, son observation met en relief des faits restés inaperçus qui apparaissent soudain chargés de sens; avec méthode, il ordonne les éléments du problème : la conclusion s'impose. Cette conclusion, jamais M. Romier ne l'esquive. Assurément, juge-t-il vain d'aligner des faits pour n'en pas tirer une leçon de vie.

A la question posée en 1927 : « Qui sera le maître? Europe ou Amérique? » qu'eussiez-vous, alors, répondu? M. Romier, lui, répondait : « Le maître du monde sera le « civilisé » sachant se servir de la machine, et non le « prolétaire » cherchant dans la machine le secret d'une civilisation. A cet égard, la partie reste indécise entre l'Europe et l'Amérique. Elle sera décidée par la mère de famille et par l'école. L'avenir appartient à la meilleure école et à la meilleure famille, capables de fournir, pour l'effort de l'homme en proie aux machines, un objet et une justification autres que le manger ou le boire. »

Ce qu'il faut admirer, dans ce livre comme dans les autres de M. Romier, c'est de quelle façon celui-ci développe sa thèse, de quelle façon il subordonne les faits innombrables à l'ordre des causes et des conséquences. Ce qu'il faut admirer aussi c'est comment il découvre en tout, par une analyse en profondeur, l'humain et, dans l'humain, l'essentiel, l'éternel. « Le formidable débat entre les Etats-Unis et l'Europe sera décidé par la mère de famille et par l'école. » Ou encore, dans *Si le Capitalisme disparaissait* : « Le capitalisme, fils du libéralisme et père du socialisme — car tout cela tient à la même idée, que les sociétés représentent des forces purement matérielles — a commis une erreur fatale de psychologie sociale! Il a cru que les hommes n'obéissaient qu'à l'intérêt et à la froide raison. Il a imaginé, depuis un siècle, que l'équilibre social, économique, politique durerait toujours, simplement parce que les foules humaines comprendraient de mieux en mieux l'utilité immédiate de ne pas troubler cet équilibre. Il a pensé, d'autre part, que le doute méthodique, répandu en toutes choses par une éducation de culture négative, ramènerait les hommes, de plus en plus, précisément à la recherche de ces satisfactions immédiates et pratiques dont la libre concurrence assurerait l'équilibre souhaité. Mais, en fait, les inclinations sentimentales, dans l'homme et dans les foules, sont aussi fortes sinon plus fortes que les inclinations au calcul raisonné et au gain matériel. Ces inclinations sentimentales ont trouvé une issue, pendant le dernier quart de siècle, dans l'idéalisme démocratique, puis dans le socialisme et l'internationalisme. Mais à mesure que la démocratie, le socialisme et l'internationalisme se pliaient au train-train d'une société de plus en plus utilitaire et d'esprit négatif, les inclinations sentimentales de l'humanité et d'abord de la jeunesse cherchaient une autre issue. Aujourd'hui ces inclinations sentimentales, tournées vers le nationalisme d'une part, et vers le communisme, d'autre part, tendent à renverser tout le courant de l'évolution moderne... »

» Singulière illusion d'avoir cru qu'il suffirait qu'un marchand de coton fit fortune ou qu'un notaire eût appris le latin pour que la civilisation fût assurée de durer!

» Il eût mieux valu enseigner au marchand de coton à servir de la bonne marchandise et au notaire à respecter lui-même le droit qu'il est chargé d'appliquer. »

Ne serait-ce pas à cette recherche permanente de l'homme,



de ses passions, de ses besoins, que l'œuvre de M. Romier doit cette atmosphère de durée qui l'imprègne?

A la vérité, dans *Nation et Civilisation*, dans *Idées très simples pour les Français*, c'est toute une philosophie de l'Etat que nous donne M. Romier; dans *Qui sera le maître? Europe ou Amérique?*, dans *Si le Capitalisme disparaissait*, on peut trouver de précieux éléments d'une philosophie de l'économie politique, tout comme des éléments d'éthique sociale dans *L'Homme nouveau* et dans *Promotion de la femme* (où s'affirme un excellent psychologue). Car M. Romier est avant tout, nous le savons, philosophe et moraliste.

Si l'on recherchait l'idée cardinale, la thèse, la conclusion de ses ouvrages, — en mettant à part, bien entendu, ses ouvrages d'histoire ou un livre de voyage comme *Le Carrefour des empires morts*, — on trouverait toujours une idée de philosophie morale. La loi du succès : servir (*L'Homme nouveau*). « Ce fut une grande erreur, dans l'éducation comme dans les mœurs, de séparer la probité sentimentale de la probité civile, de laisser croire aux enfants, garçons ou filles, que le respect des biens l'emportait sur le respect des cœurs. Les deux ont la même source et sont solidaires... Le meilleur moyen, pour le soupirent de l'avenir, de ne pas se tromper, sera sans doute de ne pas vouloir tromper. Ainsi la promotion féminine aura élevé l'homme en même temps que la femme. » (*Promotion de la femme*.) « Problème du capitalisme, problème moral ou, pour mieux dire, problème d'éducation. » (*Si le Capitalisme disparaissait*.) Ainsi, pour tous ses autres livres.

Comment tel théoricien de la politique, comment tel économiste, comment tel philosophe eût traité l'un des sujets développés par M. Romier, on le devine fort bien. Mais leurs pages eussent-elles donné à notre esprit d'égales jouissances par la plénitude de leur éclat, de leur justesse et de leur harmonie?

Quelle que soit sa matière, M. Romier la domine et la régit. Son secret ne serait-il pas de la connaître parfaitement? De ses disciplines historiques, il serait étrange que M. Romier n'eût pas retiré, avec le sens critique et l'objectivité, le goût de la documentation minutieuse et bien faite. Mais cette documentation, on ne la voit point : on la devine. Notre auteur a trop souci de l'œuvre d'art pour nous encombrer de textes, renvois, notes, citations. Homme d'étude, d'une culture aussi rare par l'étendue que par la qualité, il a certes accumulé des trésors d'érudition : il se garde de les étaler. Il a trop d'élégance pour frapper devant nous sur sa bourse. Avec sa documentation, il confronte ses observations personnelles et il médite. Que de fois, dans ses livres, il revient sur la nécessité de la réflexion, de la méditation et déplore que celle-ci — et l'observation avec elle — s'affaiblisse sous l'influence de notre vie fiévreuse et heurtée! De sa méditation habile à se mouvoir dans l'abstrait, à jongler avec les idées, à voir le fond des choses, il nous offre alors le fruit précieux. Les faits, réduits à leur signification la plus claire et la plus dépouillée, lui permettent, ordonnés, de présenter les vues les plus justes et les plus ingénieuses.

Maître dans l'art de poser profondément un problème, de l'examiner d'une vue supérieure et d'ensemble, de l'enclorre dans une pensée dense, M. Romier nous ouvre des horizons illimités : après l'avoir lu, notre méditation prolonge la sienne. Et que de sujets sa curiosité, diverse comme ses talents, nous force à examiner! Douce violence : si M. Romier nous fait réfléchir, c'est parce qu'il a su nous intéresser et nous séduire et que nous suivons avec allégresse le déroulement de sa pensée merveilleusement agile et claire.

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. » La phrase de M. Romier, généralement courte, réalise l'*imperatoria brevitatis* dont parle Sénèque. Rien que les mots qu'il faut et ces mots, dont à miracle il connaît le métal et le titre, sont à leur place, la seule qui

convienne. Ainsi incarne-t-il en quelques lignes, où chaque mot cristallise une idée, tout l'essentiel d'un problème. Aucune recherche, si ce n'est celle du mot simple qui, simplement, mais avec justesse et précision, exprime sa pensée. Assurément la cuisine de Flaubert, s'il lui lisait ses œuvres, croirait-elle bien comprendre. Ni épithète rare — il y a peu d'adjectifs dans cette prose en jointures — ni vocable insolite; pas trace non plus de jargon ni de formules pseudo-scientifiques. Qui s'aviserait jamais de classer M. Romier parmi les auteurs hermétiques ou même difficiles?

Ennemi du verbiage et du tape-à-l'œil, il l'est autant du faux sentiment. Trente années de vie parisienne n'ont pu, malgré tout, entamer la jeunesse et la santé morales de ce montagnard du Beaujolais. La terre! Quand il en parle, de cette terre à laquelle il doit tant et dans laquelle plongent si profondes ses racines, son style sobre et robuste vibre d'un lyrisme mal contenu. Comment résister au désir de citer, parmi d'autres, cette page chargée de spiritualité, riche de substratum historique où l'historien-économiste-philosophe, à qui rien n'échappe par ailleurs des réalités matérielles, parle des vieux chemins de son pays : « Toute l'histoire a pénétré dans nos campagnes par les chemins. Tant que les chemins n'étaient pas conquis, rien n'était fait. Aussi chaque chemin a-t-il ses souvenirs et sa légende. Le paysan au retour du voyage ou de l'exil ne sent vraiment la brise et les odeurs natales que lorsqu'il a quitté la route pour entrer dans son chemin. Et c'est l'évocation du chemin, chemin de son enfance, chemin de ses amours, chemin de ses fatigues, qui donne au fils de la terre, devenu soldat, la plus grande nostalgie.

« Ils sont bien vieux, les chemins de France, on les dirait presque aussi vieux que les ruisseaux ou les rivières. Les plus anciens titres de propriété les mentionnent comme si leur tracé et leur destination n'avaient presque jamais varié. Ils ont autant de siècles que les relations de village à village, de hameau à hameau, dont ils conservent, seuls, la mémoire exacte. Ils sont vieux, et, par définition, ils sont tortueux. Tortueux avec raison, car ils bornaient les champs en même temps qu'ils les desservaient : une borne ne doit pas plus changer qu'une servitude se perdre. Dans le Nord, à travers d'immenses plaines où rien ne gênerait la ligne droite, on se demande quelle fantaisie a fait des chemins plus compliqués que les routes de l'Auvergne : ce n'est pas une fantaisie, c'est le respect de la propriété primitive. Les chemins ont coûté très cher à établir sur des terres riches, ils coûteraient trop cher à rectifier.

« Ce sont les chemins qui ont fait la sensibilité profonde de la France, et d'abord la sensibilité de son patriotisme. Sur la route passèrent les armées. Mais du chemin est venu le défenseur. »

Une telle prose, médullaire et définitive, ne classe-t-elle pas un écrivain à son rang : le premier? Rien qui sente l'huile. Et pourtant... Mais M. Romier en veine, un jour, de confiance, nous a donné sa recette. Celle qui permet à ce bel esprit, visité au berceau par les abeilles de Platon, de nous offrir, presque chaque jour, dans le *Figaro* dont il assume la direction politique, un article magnifiquement écrit et pensé; de nous gratifier encore, presque chaque année, d'un de ces ouvrages auxquels tout homme de goût se doit de réserver dans sa bibliothèque une place choisie : « Un homme que les circonstances, ses goûts ou son devoir poussent à se manifester comme homme d'action et qui entend demeurer un homme de cabinet, un homme de pensée, qui veut continuer des études, des recherches dans tel ou tel sens, doit se lever tôt. Celui qui, quoi qu'il advienne, aujourd'hui, à Paris, se lève à 5 heures tous les matins et travaille de 5 à 9 à sa culture propre, celui-là peut abattre ses cartes quand il voudra. Les atouts ne manquent pas dans son jeu. »

A qui nous voulons du bien, conseillons l'expérience.

ROBERT BANNEUX.

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

Capital : 320,000,000 francs

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques  
Comptes de Quinzaine à Taux Variable  
Prêts sur Titres

Coffres-Forts  
Dépôts de Titres et de Valeurs  
Lettres de Crédit

### Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;  
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;  
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;  
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

# Société Générale de Belgique

*Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.*

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr,	796.000.000.00
RÉSERVE . . . . . fr,	1.135.753.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL . . . . . fr.	1.931.753.000.00

#### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

#### COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron A. d'Huart;  
le baron de Trannoy;  
G. Mullie;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.  
le comte Patoul.

*Le Secrétaire,*  
M. Camille Lepêche.

**CARBONES :: RUBANS**

POUR MACHINES A ÉCRIRE

**STENCILS**

CHIFFONNABLES et CIRE



**ENCRE S**

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J. Delhaize, Bruxelles

D'EXCELLENTE S **FARINES**  
DE DÉLICIEUSE S **BIÈRES**  
AUX

**MOULINS** A VAPEUR  
ET **BRASSERIE**

de **MARCHIENNE**

Tél. 10091 - 10092

**APPRÊTS TIQUET-WÉRY**

Fondés en 1868

**DISON-VERVIERS**

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noire lavables et Inverdissables sur Tissus  
pour Communautés

Filature de Laine Cardée

**Hauzeur-Gerard Fils**

**VERVIERS**

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,  
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine  
et en mélange laine et coton  
Fils fantasies pour la robe

507

**Établissements Textiles De Witte-Lietaer**

SOCIÉTÉ ANONYME

à **LAUWE-LEZ-COURTRAI**

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. : COURTRAI 1382

**FILATURE — TISSAGE**

**SPÉCIALITÉS :** Linge de table tous genres — Inklus nappes  
pour autels — Purifloatoires — Corporaux — Lingerles,  
draps, esales, toilettes, nappes serviettes pour ouvente  
et Institutions

**COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS  
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

Pour vos

laines à tricoter

fils de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

**IWAN SIMONIS**

**VERVIERS (Belgique)**

Maison fondée en 1680

**JACQUES DRIESSEN**

Anciens Etablissements

**I. Brixhe-Deblon**

Maison fondée en 1860.

**SPÉCIALITÉS :**

**GROUPE S RAPIDES sur L'ITALIE**

Membre correspondant Officiel de la Chambre de Commerce Belge en Italie

**VERVIERS**

49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 141 et 2119

**ANVERS**

18, rue des Récollets  
Téléph. 202.23

FILATURE et TISSAGE de JUTE  
PAPER-LINED BAGS

**GOOSSENS Frères**

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS  
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Tèlegr. : Goussens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE. bâches, tissus filtrants  
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, ect.

Société Anonyme des Usines

**ROOS, GEBRINCKX & DE NAEYER**

34, rue de Bruxelles, ALOST

**Manufactures de Couvertures**

de laine et de coton unies, rayées,  
imprimées et à la Jacquard pour  
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

MANUFACTURES DE

**COLS, CHEMISES, PYJAMAS**

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

**Ets L. CLÉMENT**



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols  
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries  
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Tèlegr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39  
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

**La Textile de Pepinster**

Soc. Anon.

**PEPINSTER (près Verviers)**

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique  
Textile-Pepinster.

**Filature de Laine peignée**

Fils pour tissage et bonneterie, simples et  
retors, moulinés et jaapés. Fils gazés.

**Filature de Laine cardée**

Fils écorus et telnts, simples et retors pour  
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-  
vêtements. Bourrettes de sole. Fils fantal-  
sies. Qualités pure laine, laine et coton,  
laine et sole.

**Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine**

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés  
en peigné et cardé — Serges — Beaver —  
Draps de cérémonie — Velours de laine —  
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-  
nistration — Draps militaires — Draps pour  
ecclésiastiques — Loden — Gabardines



**Pour vos Robes et Costumes**

POUR PENSIONNATS

exigez la marque

**“COSY”**

ROBES, MANTEAUX,  
LINGERIES, COSTUMES,  
BLOUSES, CULOTTES,  
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,  
CRAVATES,  
SOUS-VÊTEMENTS

Demandez le passage  
de nos représentants

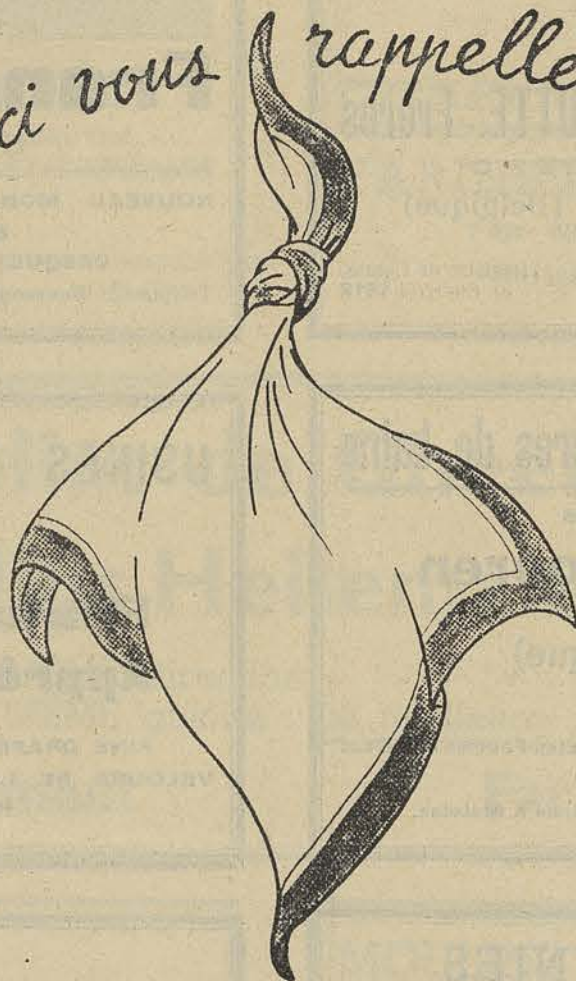
**C. Coster & Co**

41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

**BRUXELLES**

*Ceci vous rappellera*



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

*Mouchoirs*

**PYRAMID**

POUR DAMES . . . FR. 5.75  
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

*Un produit garanti par Tootal*

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



### Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, moquettes laine, etc.  
EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : **M. DE BOUTTE & C<sup>ie</sup>**  
**INGELMUNSTER (Belgique)**

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :  
Deboutte-Ingelmünster

Téléphone :  
44 Iseghem

Registre de Comm.  
de Courtrai 1612

### FABRIQUE DE CASQUES EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire  
française et alliée

## François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ  
« **LE LÉVIOR** »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burln-Glons

### Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

## Louis van Dooren

Société Anonyme

**M O L L (Belgique)**

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées  
Jacquart et Fantaisies.

Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

### USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

## Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES  
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION  
ET ECCLÉSIASTIQUES

### USINES RÉUNIES **BERGENDRIES**

Société Anonyme

**LOKEREN**

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres. Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).

### Ameublement général

## LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT  
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES  
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM  
EXCLUSIVEMENT EN GROS

### Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS  
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE  
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET  
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

## F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93

MONT-ST-AMAND (Gand)



### LA SANTÉ

par  
LA CULTURE  
PHYSIQUE

## L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,  
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

## Moulins de Statte

S. A. à HUY

### FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.  
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES  
POUR BÉTAIL.

WAGONS COMBINÉS.

Tél. :  
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :  
10123

Reg. de Commerce  
Huy 81

## MOULINS BRISACK

CHARLEROI

### FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

## S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

O

MÊME direction  
MÊME qualité : La meilleure

O

Farines de froment

Farines de seigle

## BONBONS

### NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher  
Demandez prix S. V. P.

## MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

### Valentin TROKAY

Téléphone :  
22 & 25

Compte Chèq. Post.  
10270

Registre du Commerce  
Huy 414

Farine de haute qualité  
pour BOULANGERIES et PATISSERIES

Farine de seigle

## Bonbons LE VAINQUEUR

### Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :  
23, RUE DE HARLEZ  
Téléphone 152.68

LIÈGE

Anciennement :  
rue Paradis, 48  
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-  
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

*Les Bonbons Becco  
Vous invitent à venir déguster leurs  
friandises, les meilleures qualités du  
monde, et fabriquées en Belgique.*

*(Demandez prix-courant.)*

*Namur*

CHOCOLAT  
**MARTOUGIN**

**Comptoir des Cafés**

**Victor De Haes**

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffechaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT  
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS  
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.  
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés  
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

**Maison RUBBENS Frères**

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen  
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table  
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable  
PRIX COURANT SUR DEMANDE

**CAFÉS**

**Beyers Frères & Co**

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

**"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS**

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

**SPÉCIALITÉS**

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS  
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-  
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.  
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627.  
Compte chèques postaux 188.27.

**JAMBONS DU PAYS**

**Henri ROUFOSSE Fils**

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ



## Laboratoires NOVEX

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES  
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO

Ses Eaux de Cologne  
Ses Pâtes dentifrices



### CUISINIÈRES

GAZ  
CHARBON  
MIXTES  
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kressit*  
S. A.

38, Avenue Rittweger  
Haren-Bruxelles  
TÉLÉPHONE : 15.76.91

## Champagnes

ET

## Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE  
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

## Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis  
DEMANDEZ PRIX COURANT

## VINS Maison GIACOMINI, S. A.

Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES

Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge • Fratelli GANCIA et C<sup>o</sup> • Canelli.  
Vins d'Asti et du Piémont • Fratelli GANCIA et C<sup>o</sup> • Canelli.  
Vermouth • BELLARDI • Turin.  
Vins de Chianti • CONTEA D'ORO • Rufina.  
Vins de Porto • FERROIDAS et C<sup>o</sup> • Oporto.  
Grands Vins de BORDEAUX et de BOURGOGNE.  
Champagne • CH. JACOT et C<sup>o</sup> • Epernay.  
Asti Spumante • GANCIA •  
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.  
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

## VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

## Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

## COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

## VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE  
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

## Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais  
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

**Galerie BOUCKOMS**  
 47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

**La maison du TAPIS**

Le plus grand choix  
 Prix les plus bas  
 Qualité garantie

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

**ALBERT BRACKE - CAMPENS**  
 Tél. 108.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

GROS DÉTAIL

**CIGARES & TABACS**  
 J. & J. VAN DEN AUDENAERDE  
 Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux  
 RUE MERTENS, 44 BORGERHOUT  
 Téléphone : 502.17

Dépôt  
 MARCHÉ ST-JACQUES, 94 ANVERS  
 Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

**POÊLES**  
**GODIN**  
 R. RABAUX & C<sup>ie</sup>

155, Quai des Veines, à BRUXELLES  
 Usine à Gulse (AISNE) FRANCE  
 MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

*À quoi tient l'efficacité toute spéciale des poudres*  
**LA CROIX BLANCHE**

**Une synergie anti-douleur fébrifuge - tonique.**  
 Maux de tête et de dents - Douleurs périodiques - Névralgies - Douleurs rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE" trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.  
 la boîte de 8 poudres : 4 fr.  
 " 24 " : 11 fr.  
 " 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les pharmacies du pays.

**C'EST UN PRODUIT BELGE**  
 DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS - WAES

**DENTYL**  
 DENTIFRICE DÉLICIEUX  
 Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube . . . . . fr. 4.50  
 En savon : la boîte aluminium . . . . . fr. 4.50  
 La boîte carton (rechange) . . . . . fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS  
 14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

**SCHROEDER Frères**  
 8, rue Simonon, LIÈGE  
 Tél. 108.40 (8 lignes) ADR. TÉL. : LEGLARM-LIÈGE

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR  
 TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

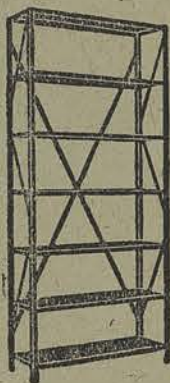
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection  
 Diascopes. Episcopes, Cinématographes,  
 Appareils, Films didactiques

# Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg  
**BRUXELLES**

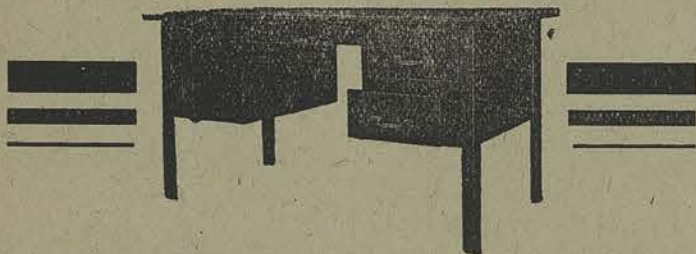
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

**TOUTES RÉPARATIONS**



# L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les  
**LANGUES VIVANTES**  
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

# Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

**COURTRAI**

Chèq. Post. 3 720 43 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,  
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
munités religieuses et pour confections.

# "PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :  
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

## 1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.  
Fosse pour orchestre.

## 2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

## 3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.  
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.  
(Pick-up).

## 4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE  
L'HYGIÈNE  
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec  
**BACOCIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement  
(prix spéciaux pour pensionnats).

**BACO**, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-  
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-  
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie  
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**  
(Les Bactériocides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.88

# RAFFINERIE TIRLEMONTAISE

## Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ  
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts  
par an en  
**Belgique par les RATS!**



Détruisez ces dangereux  
rongeurs par !

**Aeroxon**  
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-  
tages incontestables no-  
tamment !

1. Inoffensif pour hom-  
mes et animaux domes-  
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes  
S.O.C. AN. DES

**Établissements AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre



# DUPAIX

Téléphone 17.35.78

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES

# OSTENDE- DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »  
vous émerveillera.